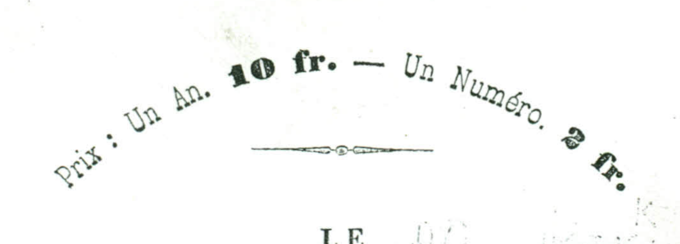
Chaque numéro sera illustré d'une magnifique lithographie et formera 32 pages d'impression sur beau papier. La collection de l'année formera un très beau volume.





Les documents, réclamations, communications et renseignements relatifs à la spécialité du journal doivent être adressés FRANCO à l'Administration.



LE TEMPLE MYSTIQUE

LE VADE-MECUM
splendide lithographie donnée en primes aux abonnés.

REVUE
DE LA
FRANC-MAÇONNERIE

LES BUREAUX
sont ouverts
de 10 à 4 heures.



« La Franc-Maçonnerie est une science au langage mystérieux ; son sanctuaire est » difficile à ouvrir ; elle a placé son temple au milieu du désert pour que nul profane » n'y arrive sans y avoir été préparé par de longs voyages. Il faut plus que du zèle » pour y pénétrer ; il faut une ferme volonté d'abord pour en trouver le chemin et un » courage soutenu pour le suivre jusqu'au bout.

» La Maç.·. est un ensemble de connaissances qui demandent, pour être apréciées, » un esprit attentif, préparé, un cœur pur et indépendant, ne cherchant que la vérité » et la justice. Toute vertu est de son domaine, toute action noble et généreuse trouve » un écho dans ses temples; elle n'a qu'une pensée, faire le bien; qu'une bannière, » celle de l'humanité ; qu'une couronne, elle est pour la vertu.

» Montrons donc le but de cette sublime institution, montrons-le sans crainte, pro- » clamons-le dans nos LL.·. comme au milieu du monde, annonçons-le à nos FF.·. » aussi bien qu'aux profanes : car il est noble, il est sublime, en faisant de l'humanité » un peuple de FF.·., de réunir dans la charité ceux que l'intérêt divise. »

M. DE N.

RÉDACTEUR EN CHEF :
MARCONIS DE NÈGRE.

ADMINISTRATEUR :
FLEURY PIOT.

Voir les conditions d'abonnement sur la dernière page de la couverture.

~~1re ANNÉE.~~

14 Numéros — ~~Octobre 1854.~~ Collection complète.

ON S'ABONNE A PARIS
A L'ADMINISTRATION, PASSAGE DU DÉSIR, N° 2,
BOULEVARD DE STRASBOURG.

LE TEMPLE MYSTIQUE,
Revue de la
MAÇONNERIE UNIVERSELLE.

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN.

ADMINISTRATION :
rue de Lancry, 49.
(*Affranchir.*)

Dépôt général
de tout objet maçonnique.

Paris, le 15 février 1856.

Monsieur et T.·. C.·. F.·.,

Le *Temple Mystique* commence la deuxième année de sa publication.

L'accueil bienveillant, inespéré même qu'il a reçu, a rendu son succès infaillible, et dépasse nos espérances.

Les Loges de France et de l'étranger ont jugé nécessaire, indispensable, un ouvrage de ce genre, dont la place est marquée dans chaque bibliothèque. Aussi recevons-nous chaque jour des adhésions nouvelles et le désir exprimé par nos anciens abonnés de le voir continuer.

Le suprême Conseil d'Amérique, par un vote solennel, vient de décider la traduction de cette importante publication.

De tels faits nous ont engagés à le rendre encore plus intéressant, et nous avons ajouté à notre programme des manuscrits de la plus haute antiquité. Rien n'a été négligé sous le rapport de la partie matérielle : des conventions passées avec les meilleurs artistes nous mettent à même d'offrir à nos lecteurs des dessins irréprochables ; notre attention a été appelée sur le papier, qui sera toujours uniforme ; enfin, la partie de l'imprimerie ne laissera rien à désirer, afin que cette œuvre remarquable soit à la hauteur de notre subl.·. institution.

Notre gratitude est offerte à tous ceux qui n'ont pas craint de s'associer à notre pensée. Dans ce temps de découragement, ils ont reconnu, ainsi que nous, qu'il était indispensable de soutenir un organe spécial, afin de répandre en tous lieux les principes de la Maçonnerie, de faire connaître ses bienfaits, et de la faire aimer de tous.

Dans l'ordre physique, il n'est point de vérités qui ne puissent être rendues sensibles par une image ; il en est de même de notre subl.·. institution. Débarrassons-la de cet appareil fantastique qui effraie le monde et tend à éloigner de nous un grand nombre de personnes honnêtes et bienfaisantes ; en écrivant son histoire, sa marche civilisatrice à travers les siècles, les résultats obtenus au point de vue de l'amélioration des hommes, en portant son flambeau salutaire parmi les peuples, nous détruirons cet esprit malveillant d'opposition qui tend à nous faire passer pour des illuminés ou des êtres inutiles.

Une institution qui a pour base la morale la plus pure, qui rend les hommes bons citoyens, bons pères, tendres époux, ne peut que triompher des préjugés de la plus insigne mauvaise foi. C'est donc en remplissant cet apostolat honorable que nous arriverons à notre but.

Nous osons espérer, Monsieur et T.·. Ch.·. F.·., que vous voudrez bien vous joindre à nous et nous prêter votre appui frat.·.

Ayant besoin d'être fixés sur le tirage des exemplaires de cette revue maçonnique, nous vous prions de ne mettre aucun retard dans l'envoi de votre souscription (1).

Nos départs auront lieu régulièrement le 15 de chaque mois, à partir de février. Toutes nos dispositions sont prises à cet égard, et rien ne sera négligé pour cultiver votre bienveillant concours.

Recevez nos remercîments sincères et l'assurance de notre entier dévoûment.

Fleury PIOT.·.

(1) Le premier volume est en vente ; prix : 10 fr.

LE

TEMPLE MYSTIQUE.



UN TEMPLE A MÉNÈS.

C'était l'heure où commencent les travaux maçonniques. Un voyageur, disciple de Ménès, fit entendre cette plainte :

LA PLAINTE.

Ménès, où sont tes fils ?

Que sont devenus les accords touchants des enfants de la V.·., de la mystérieuse Isis ?

Cette vallée est muette !

Je n'entends plus l'alléluia sacré ; des chants modernes, inconnus des pyramides, frappent mon oreille.

Le temple de la sagesse est devenu une hôtellerie.

Le banquet et la danse remplacent l'humble prière, et un sommeller l'hiérocéryce !

Il n'est plus besoin d'acolytes, voilà des échansons.

Les convives sont joyeux comme à un banquet profane ; et, dans leur gaîté bachique, ils forment une chaîne prétendue maç.·.

La mort d'Osiris leur inspire des chants joyeux. Ils croient célébrer les deux grands drames de la nature !

Ménès ! où sont tes fils ? Ils étaient purs de tout cet alliage profane.

J'entends ta voix, ils sont dispersés...

La grande période, sujet d'effroi pour le coupable, va-t-elle donc arriver ?

Un nouveau cataclysme menace-t-il la postérité d'Adam ? Et l'arc au sept couleurs a-t-il, infidèle à la divine promesse, disparu de l'horizon ?

L'étoile flamboyante ne jette plus qu'une lueur incertaine, et la lettre mystérieuse qu'enferme le sublime quaternaire est imperceptible ! Enfants de Ménès, où êtes-vous ? La pierre brute attend que l'ouvrier intelligent vienne la polir ; ne s'en présentera-t-il donc point ?...

LE RÉCIT.

Ainsi, dans sa douleur amère, chantait le nouveau Jérémie :

Disciple chéri de Ménès, instruit dans la science des prêtres de la ville sainte, et saint lui-même (Kadosch, saint purifié), il venait d'une vallée plus heureuse chercher des FF∴, vers lesquels il pût épancher les trésors de son cœur, et il n'en trouvait aucun qui lui répondît par des signes connus de l'Orient vénéré.

Il suspendit son luth à l'acacia mystique et il pleura.

C'est que Memphis était déserte : le tabernacle avait été violé, la bruyère couvrait le parvis du temple.

Des cultes rivaux, ingrats envers leur père, s'étaient élevés sur les débris de celui d'Isis, et ils s'oubliaient dans une joie mondaine.

Plus rien de l'antique maç∴ ! plus rien des anciens mystères !

Une nuit éternelle, une nuit sombre, comme celle qui suivit le sacrifice du mont Golgotha !

Une nuit fatale, comme celle qui suivit l'irruption des Barbares, couvrait la voûte céleste !

L'acacia remplaçait le genêt mystique ; aussi rien ne pouvait consoler le prêtre d'Isis ; il était, comme l'enfant de Solyme, captif à Babylone, qui, rappelant à sa mémoire la patrie outragée, Adonaï méconnu, refusait de sacrifier sur l'autel de Baal l'encens dû seulement à celui dont le nom ineffable n'est prononcé qu'avec crainte et respect.

Mais Jéhovah eut pitié de son prêtre égaré sur une terre inhospitalière ; il lui envoya un doux sommeil, escorté de songes légers et riants sortis par la porte d'ivoire.

Une musique céleste, suave harmonie que rêva Pythagore, charmait et assoupissait ses sens. Et une voix harmonieuse faisait entendre ces mots :

« Temple silencieux, témoin de nos mystères,
» Toi qui dans ce grand jour brilles de tant d'attraits ;
» Colonnes d'union, où le beau nom de Frères
» Vit en ineffaçables traits ;
» Nous venons de nos cœurs déposer les prémices
» En payant au mérite un sincère tribut ;
» Proclamer les vertus et combattre les vices,
» Des maçons est le noble but. »

LE SONGE.

Que vois-je ! où suis-je ! Quel bonheur est le mien ! Frères chéris, je vous revois enfin !

Salut ! trois fois salut à toi, Isis !

Un temple nouveau, resplendissant de lumière, s'élève à la gloire du Sublime Architecte des mondes !

Je vois briller l'étoile flamboyante, la lettre sainte reparaît dorée de mille feux.

De nombreux ouvriers s'apprêtent à polir la pierre brute.

J'entends l'alléluia sacré,

Ménès a retrouvé ses enfants.
Salut! trois fois salut à toi, Isis!

L'ÉPILOGUE.

Le disciple de Ménès se leva, et il vit un homme jeune encore, mais ancien de sagesse et de vertu, s'avancer vers lui.

Chargé de construire, dans cette belle vallée, un temple où le culte primitif, que Ménès enseigna à ses néophytes, trouvât des desservants, le savant architecte s'acquittait avec zèle de sa noble tâche.

Il lui tendit la main droite, symbole de franchise et d'égalité, et le salua du doux nom de Frère.

Et ils se donnèrent le baiser de paix, gage de l'alliance éternelle qui unit les vrais maçons.

Et ils montèrent vers la colline où fut le palais des Césars, ruine éloquente ;

Où le sang des martyrs témoigna la foi chrétienne et la puissance du Verbe.

Là, des ouvriers peu nombreux, mais diligents, élevaient un asile à Isis, sous les auspices de la *bienveillance*.

Ils avaient choisi ce nom pour peindre ce sentiment affectueux qui porte l'homme à aimer son semblable, à sympathiser à ses douleurs, à se réjouir de sa joie, à excuser ses fautes, à le défendre contre l'envie et la calomnie, à le soutenir contre l'adversité! Ils voulaient que la bienveillance fût la règle de leur conduite, et ils inscrivaient son nom sur le fronton du temple auguste.

Le disciple de Ménès s'arrêta et dit : « Mes enfants, puissiez-vous ne jamais perdre de vue cet emblème!

» Que toujours la concorde règne parmi vous, malgré les dissentiments inséparables de la faiblesse humaine ; que la bienveillance, cette vertu divine et sociale, sous le nom de laquelle vous avez inscrit cette respectable L.·. dans les annales de la maç.·., soit votre guide constant dans vos rapports avec les hommes en général, avec vos frères en particulier. »

Et le disciple de Ménès reprit sa marche.

Le temple s'ouvrit, lorsqu'on eut frappé trois fois.

Et la L.·. était juste et parfaite, et à couvert.

Le feu sacré était allumé, l'encens brûlait et la flamme odoriférante s'élevait.

Le M.·. ayant retenti, les FF.·. debout et à l'ordre, la tête couverte en signe de liberté, devinrent attentifs sur l'une et l'autre colonne.

Les acolytes surveillaient.

Et les M.·. B.·. et la voûte d'acier honorèrent le G.·. K.·.

Il prit place à l'O.·., et il dit :

« A la gloire du Subl.·. Arch.·. des mondes, FF.·., je vous apporte les bénédictions de Memphis ; comme le fils de Sem, croissez et multipliez.

» N'oubliez pas que la tolérance est le propre de l'homme de bien et l'aimant qui attire les cœurs.

» Sans la tolérance point de sociabilité, point d'union, point de confiance.

» Avec la tolérance, on voit maintenir la paix, se multiplier les élans de l'amitié et s'effectuer sans cesse les plus doux rapprochements de toutes les volontés.

» Nous naissons tous égaux, et, aux yeux de Dieu, qui seul est grand, il n'y a point de différence entre l'homme qui commande et l'homme qui obéit; l'un et l'autre, formés par le même principe créateur, d'une même matière, sujets aux mêmes causes de destruction, à la même catastrophe, ressemblent à deux voyageurs partis du même point pour arriver au même but par des routes différentes.

» Que l'ordre et l'harmonie soient toujours avec vous; la science à laquelle vous aspirez vous éclairera de ses brillants rayons, et vous recueillerez bientôt les heureux fruits de vos travaux et de la noble mission que vous voulez accomplir. »

Il fut salué d'une Batt.·., et la B.·. fut couverte après qu'il y eut répondu ; puis l'orgue saint modula un hymne religieux; des voix s'élevèrent en chœur chantant les louanges de l'Éternel.

Les trav.·. commencent, un néophyte a vu la lum.·.

Il a été purifié, ses fautes lui sont remises ; il revêt la tunique blanche et dépouille le vieil homme.

Partout il trouvera désormais des FF.·., car la maç.·. embrasse tous les mondes.

L'éléémosynaire présente la *Tzedaka*, chacun y dépose avec joie son offrande au malheur.

Le baiser de paix circule, car il est le symbole de la concorde fraternelle, et le plus pur hommage de la créature envers Dieu.

Alors on entend les mots sacrés que l'hiérophante prononçait jadis : Veillez et soyez purs, aimez-vous les uns les autres; priez, car l'homme est faible, et la prière le soutient...

Les ouvriers sont contents, et ils jurent de ne rien révéler des saints mystères.

Et par le signe et la Batt.·. symboliques, ils se joignent au V.·.

Des maçons de tous les rites assistaient à ces travaux; ils avaient été reçus fraternellement, car Ménès a inscrit la tolérance en tête de ses lois sacrées. Bénis par le père, les FF.·. se séparèrent en paix, glorifiant la sainte Maç.·.

M. DE N.

DISCOURS PRONONCÉ A LA R.·. L.·. DES FIDÈLES D'HIRAM,

PAR LE F.·. DUBOC.

22 ·. CH.·. FF.·.,

Après les Orat.·. qui tour à tour, par leurs nobles et puissants enseignements, viennent de charmer vos esprits et vos cœurs, c'est témérité à moi, sans doute, de réclamer votre attention. Mais, d'une part, j'ai pour principe que nul M.·. n'a droit de se taire s'il a l'espoir d'émettre quelque vérité utile; d'autre part, j'ai foi dans votre indulgence, sachant que vous considérez plutôt le cœur qui inspire que l'esprit qui habille et trop souvent farde la pensée. Voilà donc ce qui m'enhardit et me porte à esquisser à grands traits ce que fut la F.·.-M.·. depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'invention de l'imprimerie, levier irrésistible, instrument tout-puissant de la transformation sociale qui s'opère et s'achève en dépit de toutes les violences, de toutes les hypocrisies.

Au commencement des choses, avant l'établissement des sociétés, l'homme, né pur

et dégagé de toutes souillures, semblait avoir, par une sorte d'intuition divine, la prescience, l'instinct des plus nobles vertus, des plus généreuses inspirations. Le bien pour lui était chose naturelle ; il n'eût pu comprendre le mal, le mal n'existait pas. Doux et pur rayon de la puissance incréée, la charité, l'amour de ses semblables était le seul mobile de ses actions. Il vivait en autrui plus qu'en lui-même. Tout pour lui se réduisait en un seul mot : Aimer ! parce que là, il le sentait, étaient renfermés tous les devoirs que la nature avait gravés dans son cœur en caractères indélébiles. Dans son semblable il ne voyait qu'un F.·. avec qui il partageait, sans hésiter, les fruits de son verger, la laine de ses troupeaux.

Mais peu à peu, la famille devint société, les sociétés devinrent nations. Alors, semblables à ces reptiles immondes, qui se glissant parmi les fleurs, les infectent de leur venin et y font germer la corruption, le *mien* , le *tien*, s'insinuant dans les cœurs, y firent germer la corruption, fille de la convoitise. De l'ambition naquirent l'orgueil, l'envie, la haine et toutes les autres passions, funeste ivraie qui étouffa bientôt dans le cœur de l'homme toute la semence du bien, toute idée de vertu, tout souvenir de sa céleste origine et de sa sublime destinée.

Alors prévalut l'homme puissant, soit par l'intelligence, soit par la force brutale ; il asservit le faible, le rendit esclave de ses volontés, de ses caprices, le força à arroser la terre de ses sueurs pour en tirer à grande peine une moisson dont il daignait toutefois lui assurer quelques bribes pour lui et ses petits.

Alors nous voyons naître les divisions , le meurtre ensanglante la terre, la guerre promène au loin ses funestes ravages, traînant après elle, comme de nos jours encore, la destruction, la famine et la peste; le sillon s'engraisse du sang de ceux qui se le disputent ; l'humanité ne saurait plus se faire entendre au milieu des clameurs sauvages.

Puis, pour mettre le comble à tant de calamités, vient le règne des castes et de l'ignorance, l'empire du sacerdoce. Le fourbe adroit osa se faire l'interprète de la Divinité, et, par le plus horrible sacrilége, la ravalant à son niveau, la représenta, comme lui, fourbe, avare et sanguinaire. La religion, c'est-à-dire la foi dans un Dieu bon et juste, la religion, consolation ineffable du malheureux, baume qui cicatrise toutes les plaies, horriblement défigurée, méconnaissable, devenue enfin métier et marchandise, voila de douleur son auguste face et se serait enfuie de la terre si elle n'y eût encore trouvé asile dans quelques âmes où elle se réfugia comme dans un sanctuaire.

Sans ces âmes privilégiées, l'homme vertueux, promenant autour de lui des regards pleins d'une amère désolation, eût peut-être accusé le père commun de tous les êtres, le G.·. Arch.·. de l'Un.·. ; il lui eût reproché dans son cœur d'abandonner au génie du mal le chef-d'œuvre dans lequel il semblait avoir mis toutes ses complaisances. Mais non, il n'en était, il n'en pouvait être ainsi.

L'Arbitre suprême veillait sur ses enfants, et si un instant la vertu parut éclipsée, ce n'était, à l'image de l'astre du jour, que pour reparaître plus resplendissante.

C'est à ce moment, TT.·. CC.·. FF.·., que tout esprit observateur voit poindre l'aurore de la M.·., et cela devait être ; à côté du mal, le remède. Quelques natures d'élite conservent entre elles les étincelles du feu sacré, et, sous différents titres, poètes, historiens, philosophes, orateurs, semblent se réunir en une chaîne sacrée dont les an-

neaux non interrompus, rattachant toutes les époques, forment un cercle qui a pour centre l'éternelle vérité, rayonnant également à tous les points de cette mystérieuse circonférence. D'un bout à l'autre du monde, comme un mot symbolique et sacré devient le lien des vertueux épars et presque anéantis au milieu de la corruption générale, l'amour de la vérité leur fait entreprendre des pérégrinations lointaines et périlleuses. Ce ne sont ni les richesses ni la puissance que vont chercher ces hardis pèlerins ; la passion de la vertu seule les embrase et les guide.

C'est Triptolème, Erésichthon, Cadmus, et tant d'autres, s'arrachant aux douceurs du foyer domestique pour apporter à des peuplades grossières le flambeau d'une industrie civilisatrice ; c'est Hésiode, Homère, Hérodote, allant puiser à Thèbes et à Memphis les lumières dont ils vont ensuite inonder leur ingrate patrie ; c'est Pythagore, bravant des fatigues et des périls inouïs pour aller jusqu'aux extrémités de la terre demander, sur les bords du Gange, aux Brahmes et aux Parsis, le secret de rendre les hommes heureux par la vertu.

Par l'initiation, il formait ainsi d'une contrée à l'autre, entre les cœurs généreux, une sorte d'union symbolique fondée sur la vertu et l'amour de l'humanité. Nul ne restait sourd à l'appel d'un F.·. et, entre une foule de traits que je pourrais citer, celui-ci m'a frappé par sa sublime simplicité.

Un disciple de Pythagore, voyageant dans un pays presque désert et très éloigné, tomba malade chez de pauvres gens qui prirent de lui, quoique inconnu, les plus grands soins. La maladie fut longue, et le zèle des hôtes ne se ralentit pas. Pour lui, touché de ces attentions, mais dénué de toute ressource pour reconnaître des soins aussi désintéressés, se sentant mourir, il se fait apporter une pierre plate sur laquelle il trace quelques caractères symboliques. Il recommande que cette pierre soit placée sur le bord du chemin, puis il meurt. Plusieurs années écoulées, survient par hasard un disciple de la même école. Il aperçoit la pierre, lit l'inscription, la baise avec transport en l'arrosant de ses pieuses larmes, et s'empresse d'acquitter auprès de l'hôte la dette du mort qui lui avait été inconnu et dont pourtant il accomplissait la dernière volonté parce qu'en lui il avait reconnu un F.·.

Ce fut donc par l'initiation que se conserva la vertu jusqu'au temps marqué par le souverain Maître ; et si, dans cet intervalle, nous voyons quelques initiés manquer à leurs devoirs, souiller le caractère dont ils étaient revêtus et jeter, par leur légèreté, de la défaveur sur cette noble institution, ne savons-nous pas que tout ici-bas, même la vertu, est sujet aux excès, aux abus ? Et puis, remarquez-le bien, mes FF.·., c'est lorsque ces abus se multiplient, quand tout semble en proie au mal, que Dieu tire du trésor de son inépuisable amour le don le plus éclatant.

Voici qu'apparaît le Christ, sublime régénérateur des sociétés nouvelles, mythe suprême et incompréhensible, fanal brillant entre le passé et l'avenir. Le voyez-vous, ce conquérant pacifique, s'avancer paisible au milieu des nations étonnées, portant haut sa bannière où sont inscrits ces mots : *Aimez-vous les uns les autres, c'est toute la loi !* Oui, c'est avec ce peu de mots qu'il renouvellera la face de la terre. Il résume en lui toutes les philosophies, toutes les sagesses qui l'ont précédé. Il les absorbe et les condense en quelque sorte dans ce précepte : *Aimez-vous !* A ce mot magique l'humanité semble se réveiller d'un rêve long et affreux, et retrouver ses titres au bonheur qu'elle croyait à jamais perdus. Peu à peu nous voyons s'effacer l'esclavage, la corruption s'éteindre, la charité grandir, s'étendre, régner en souveraine.

Mais, il faut le dire, par suite de la faiblesse inhérente à la nature humaine, le mal prévaut encore. La barbarie, rompant les digues qui la retenaient, s'élance en rugissant des contrées du Nord, où n'avait pu jusque-là pénétrer la lumière. Elle va tout engloutir, tout niveler sous son glaive impitoyable ; tout... Mais la F.·.-M.·. est encore là, prête, comme toujours, à sauver l'humanité. Seulement, obligée qu'elle est de combattre le mal par ses propres armes, elle revêt le casque et la cuirasse, saisit la lance et le bouclier, et se répand à l'Orient et au Nord, aux rives poétiques du Jourdain, aux bords de l'Oder et de la Vistule, opposant des barrières à la barbarie.

Pourrions-nous contempler sans admiration ces preux chevaliers, aussi doux après le carnage que terribles dans les combats, secourant après la sanglante mêlée ceux qu'avait terrassés leur courage ? est-il besoin de vous rappeler et leur engagement de se vouer à la défense de la veuve et de l'orphelin, et ces inaltérables amitiés, et cette touchante fraternité d'armes par laquelle un chevalier n'était étranger à aucune contrée, à aucune infortune ?

Puis à cette même époque, si d'un côté la Maç.·. ceignait le glaive pour la défense de la société et de la religion, de l'autre, munie de l'équerre et du compas, elle édifiait ces cathédrales gigantesques, monuments où nos pères ciselaient sur la pierre leurs croyances aussi naïves que profondes, dont la construction durait des siècles, et qui, transmis d'une génération d'ouvriers aux générations successives, arrivaient enfin à la perfection dans toute l'unité de la conception primitive, immortels chefs-d'œuvre de foi, de patience et d'une sublime abnégation.

Ces associations, unies par des liens aussi puissants que ceux de la chevalerie, couvraient comme elle toute l'Europe, jetant çà et là, suivant les besoins, leurs cohortes dévouées et intelligentes, ces imageries dont le ciseau obscur, mais délicat, fait encore aujourd'hui notre admiration.

Si, dans les ténèbres du moyen-âge, il est moins facile de suivre les traces de la M.·., un esprit attentif peut encore les retrouver, toutefois, dans ces écoles où couvaient dans la cendre les étincelles de la science, et surtout dans cette célèbre université de Paris, dernier asile du savoir et de la liberté, qui savait à l'occasion défendre avec tant d'énergie ses franchises. Un peu turbulents et grossiers, à cause du milieu dans lequel ils vivaient, les étudiants, reliés par le lien de la fraternité, se soutenaient et se protégeaient entre eux avec un zèle et un pésintéressement devenus trop rares depuis.

C'est dans le sein des universités que se conserva le germe de cet esprit de libre examen qui, par la réforme religieuse, devait hâter le réveil de l'humanité, et surtout par l'imprimerie, ce puissant véhicule de la pensée, cette aile de Dieu qui porte au loin, avec la rapidité des vents, la pensée humaine et les destinées de l'avenir.

Aussi, comprenant sans doute déjà toute la portée de leur œuvre, voyons-nous les premiers typographes se resserrer en une puissante corporation, et garder précieusement le saint *arcanum*, précieux dépôt où se fourbiront en silence, et sous l'égide de la raison et de la philosophie, les armes qui donneront au monde la liberté et anéantiront à tout jamais le despotisme féodal et religieux, qui n'avait de base que dans l'ignorance et la misère des masses.

Arrivé au but que je m'étais proposé, je termine ici cette faible esquisse, laissant à des Orat.·. plus éloquents et plus exercés le soin de vous faire suivre la marche toujours progressive de la Maç.·. jusqu'à nos jours, d'étudier son influence latente mais

continue sur les esprits et sur les mœurs. Ils pourront vous la peindre développant partout les intelligences, agrandissant le cercle des affections et les étendant successivement de la famille à la patrie, et enfin à l'humanité, pour la faire progresser de l'état de barbarie où la féodalité l'avait réduite jusqu'à la civilisation, fruit de la liberté, à cet ensemble appelé, malgré tout et par la seule force des idées, à former par la fraternité d'un monde entier une seule famille, florissante à l'ombre de Dieu par la diffusion des sentiments nobles et généreux.

Enserrant aujourd'hui tout le globe dans une étreinte harmonieuse, la Maç.·. accomplit en silence et par un travail incessant son œuvre émancipatrice. Sous son niveau viennent se confondre, en un fraternel embrassement religieux, castes et nationalités. L'univers est son Temple ; et quelques contrées qu'ils habitent, quelles que soient d'ailleurs leurs mœurs, leurs habitudes, les Maçons de tous les climats retrouvent partout une famille. Aussi est-ce avec un sentiment de bonheur indicible que je vois en ce jour nos col.·. embellies, honorées par la présence de ces généreux enfants d'Haïti, d'Haïti, la perle des Antilles, qui, au prix de son sang le plus généreux, a su conquérir son indépendance, et, d'esclave de la France qu'elle était, se faire compter au rang des nations, ses sœurs. Émancipés d'hier, ces FF.·. ont tout d'abord apprécié les immenses avantages de la M.·. ; nos égaux aujourd'hui, ils savent au besoin nous donner l'exemple des plus austères comme des plus douces vertus ; et, jeune encore, leur histoire est vieille déjà, tant elle contient d'actes de dévouement et d'héroïsme.

Ils savent, comme nous, que, pour détruire l'égoïsme et raviver une société corrompue, il faut prêcher d'exemple, car l'exemple est le plus souverain des enseignements, et je n'en fais aucun doute, quand on verra les Maç.·. se serrer en un seul faisceau, se grouper autour de ce cri de ralliement : *Un pour tous !* quand on comprendra à nos actions que pour nous un homme est un F.·., qu'à nous peuvent s'adresser avec confiance tous les affligés, la veuve et l'orphelin ; oh ! alors, il faudra bien que cette société, au milieu de laquelle nous passons inaperçus, sinon insultés, il faudra bien qu'elle porte sur nous un regard plus attentif. Apôtres d'une religion sublime, nous réhabiliterons l'homme à ses propres yeux en le réconciliant avec la vertu ; et c'est alors plus que jamais qu'il sera vrai de dire que la Maç.·. est un port contre la tempête, une réaction tendant à ramener sur la terre les vertus primitives.

DUBOC.

APPAREIL ASTRONOMIQUE D'UNE LOGE.

Les nouveaux Maç.·. ont de la peine à s'expliquer comment les deux Surv.·., placés près de l'entrée, sont dits être, l'un au sud, l'autre au nord dans un rit, et l'un à l'ouest, l'autre au sud dans un autre. Pour se conformer à la disposition indiquée, le premier Surv.·. devrait être, au rit Français, dans le milieu du Temple sur le côté, à gauche du Vén.·., et le second en face, à droite ; ils seraient réellement l'un au sud, l'autre au nord. Dans le rit Ecossais, le banc du premier étant à l'entrée qui fait face à l'est, est bien à l'ouest, mais un peu de côté ; le second se met à la place qu'occupait le premier dans le rit Français. Il n'est donc au sud que fictivement. Le motif de cette dérogation au texte des rituels, est la nécessité que les deux

Surv.·. soient placés à l'entrée du Temple, et en tête de leurs colonnes respectives, pour y maintenir l'ordre. Dans quelques LL.·. Ecossaises, on place encore le deuxième Surv.·. sur le côté, pour y figurer le sud, qu'il ne représente pas, car pour cela il faudrait qu'il fût dans le milieu de sa colonne. Mais cette disposition, qui n'est qu'un peu moins défectueuse relativement à l'orientation, nuit à l'harmonie du local, empêche le deuxième Surv.·. de planer sur sa col.·., et lui rend plus difficile l'exercice de sa fonction. Nous approuvons donc les LL.·. Écossaises qui laissent les bancs de ces fonctionnaires se répondre l'un à l'autre comme dans le rit Français, en mettant toutefois le premier Surv.·. du côté du nord, où il représente l'ouest, dont il est près, et le deuxième du côté du sud.

Puisqu'une L.·. doit être une représentation de l'univers, et que beaucoup d'Atel.·. n'ont pas de local à eux, ce qui les empêche de faire peindre, sur les murs et au plafond, les attributs de leur temple, il nous semble qu'elle devrait avoir un grand tableau sur toile, avec rouleaux en haut et en bas, lequel serait suspendu et retiré à volonté. Il représenterait notre monde planétaire. Au milieu serait le soleil rayonnant, puis des cercles concentriques sur lesquels seraient peintes, partie en noir, partie en blanc, pour marquer les phases, les onze planètes connues, avec les satellites de celles qui en ont. En dehors du dernier cercle, et tout autour, seraient semées des étoiles (celle du milieu dans la partie supérieure étant flamboyante, et contenant la lettre G), ce qui ajouterait au système de notre monde planétaire, celui de l'univers entier, et le symbole de son auteur. Il va sans dire qu'on ne permettrait pas au peintre de donner une figure humaine au soleil et à la lune.

Il y aurait d'autres tableaux à faire par les LL.·. qui ont des locaux à leur usage exclusif : celui d'une riche campagne, pour mettre les beautés de la terre cultivée en regard des corps célestes; celui d'un temple majestueux, avec ses sept marches, son pavé mosaïque, son fronton portant, attendu que le JÉHOVAH est à l'O.·., l'inscription : CONNAIS-TOI, tous les emblèmes des trois gr.·. symbol.·. sur les degrés et en avant, auquel cas on n'aurait pas besoin dans le deuxième gr.·. du tableau qu'on étend momentanément par terre, et dont les assistants ne voient pas les figures; un quatrième enfin, au milieu duquel serait un petit autel avec le feu sacré, et de chaque côté une belle femme, l'une ayant la main droite et les yeux élevés vers le ciel, pour représenter la foi religieuse du monde entier, l'autre pour figurer la charité distribuant du pain à de pauvres enfants, ce qui ferait quatre tableaux, deux au sud, deux au nord, entre l'orient et les colonnes, et produirait un bon effet pour les yeux et pour la pensée. Ces trois derniers tableaux sont peut-être du luxe; mais le premier nous paraît nécessaire pour remplacer, sur une plus large échelle, la sphère, que prescrivent les rituels.

La col.·. surmontée de l'étoile flamboyante était placée à l'orient; l'usage l'ayant supprimée depuis, on a dit assez bizarrement qu'elle est représentée par le Vén.·., et l'étoile a été mise dans un transparent, au fond de l'O.·., ou remplacée par le *Jehovah* dans le triangle lumineux. Comme il importe de conserver ce dernier signe pour le gr.·. d'App.·., il est bon de n'y substituer l'étoile que dans celui de Compagnon.

On attribue aux trois col.·. le sens de *force*, *sagesse* et *beauté*. Mais le mot dont J. est l'initiale, signifie proprement *préparation du Seigneur* : c'est la sagesse de l'homme qui prend ses inspirations dans le sentiment religieux. Celui qui se rapporte au B veut dire *en force* : c'est la ferme persévérance dans le bien. Outre

son sens grammatical, B.·. est historiquement un symbole de la bonté, de cette bienfaisance délicate qui épargne l'humiliation à la personne qu'elle oblige.

Outre les grenades dont le chapiteau des col.·. est surmonté, on le trouve souvent orné soit de feuilles d'acanthe, soit de roses ou de lis sur une col.·., et de branches d'acacia sur l'autre. Les feuilles d'acanthe ont paru si belles aux anciens, qu'ils en décoraient le chapiteau de leurs colonnes de l'ordre corinthien, et les faisaient broder sur leurs plus riches habits. Elles sont, avec les roses, les lis et les grenades, une allusion à l'agrément et aux fruits que nous procurent les sciences, les arts, la recherche de la vérité, et tout ce qui se fait de bon dans la Mac.·.

F. PIOT.

COMPTE-RENDU DE LA FÊTE SOLSTICIALE D'HIVER

célébrée par la R.·. L.·. la BIENFAISANTE, O.·. de Saint-Malo.

Après la cérémonie qui eut lieu le 15 octobre 1853, E.·. V.·., à l'occasion de l'inauguration de son Temple et de la première fête solsticiale qu'elle eût pu célébrer depuis sa fondation, cérémonie qu'elle entoura de toute la pompe que lui permettait l'exiguité du local alors affecté à ses trav.·., la *Bienfaisante* peut aujourd'hui compter un nouveau fait qui devra faire époque dans les annales maçonniques, et qui s'est accompli sous les voûtes de son Temple : il s'agissait de procéder à l'installation de ses offic.·. dignit.·. et de célébrer sa fête solsticiale d'hiver. Elle le dit avec orgueil, ce grand jour sera pour elle un jour mémorable par les divers discours remplis de pensées nobles et élevées qui y ont été prononcés et qu'elle est fière de porter à la connaissance de tous les At.·. de la correspondance.

Nous allons donc tâcher de rendre un compte fidèle de cette fête.

Les portes de son Temple, éclairé par un grand nombre d'étoiles triangulaires, s'ouvrent à cinq heures.

Tous les membres de l'At.·. se sont fait un religieux devoir de répondre à la pl.·. de convocation qui leur a été adressée.

Plusieurs FF.·. visiteurs, investis des hauts grades, se sont fait un vrai plaisir de venir prendre part à la fête à laquelle ils ont été conviés.

Les Trav.·. sont ouverts au premier gr.·. symb.·.

Le F.·. Sellier, Vén.·. sortant, occupe préalablement le fauteuil.

Les FF.·. Cheftel et Thomazeau, premier et deuxième surv.·.. dirigent les col.·. du Midi et du Nord.

Le F.·. Badois, trentième k.·. d.·. S.·., est au banc de l'Orat.·.

Le F.·. Dupuis-Fromy, père, secrét.·., tient le crayon.

Tous les autres offic.·. dignit.·. sont à leur poste respectif.

Après l'accomplissement des trav.·. préliminaires d'ouvert.·., le Vén.·. invite le F.·. maît.·. des cérém.·. à se rendre dans le parvis du Temple pour accompagner les FF.·. visit.·. qui sont introduits avec le cérémonial et les honneurs dus à leur dignité. Ils sont conduits entre les deux col.·., et le Vén.·. leur adresse une courte allocution mais pleine des sentiments de la fraternité la plus franche, et ils sont ensuite amenés à l'O.·. par le maît.·. des cérém.·.

Le Vén.·. élu est ensuite introduit au bruit des maillets battant, tous les FF.·. debout et à l'Ordre et le glaive en main, et précédé du F.·. maît.·. des cérém.·. et de deux autres FF.·. porteurs chacun de trois étoiles. Arrivé entre les deux col.·., le Vén.·. président lui adresse le discours suivant :

« T.·. C.·. F.·., par son vote unanime, notre R.·. L.·. vient de vous élever à la dignité de Vén.·., vient de vous appeler à diriger ses trav.·.; c'est assez dire pour vous faire comprendre que, s'il se trouvait d'autre choix à faire, il ne pouvait s'en trouver de plus digne, de plus capable de le mériter et de remplir noblement et sagement les fonctions imposantes auxquelles vous êtes destiné.

» A vous maintenant le fardeau; il vous sera doux à supporter ; il vous sera aussi léger qu'à moi, grâces au concours fraternel de notre At.·., grâces à l'affection qu'il nous porte et dont il vient de vous donner une preuve éclatante.

» A vous maintenant de conduire notre barque maçonnique, de la diriger, de lui assurer un voyage long et durable, de la tenir constamment à l'abri de tous les écueils qui pourraient se présenter sur son passage et viendraient l'arrêter dans sa course rapide. Cela vous sera facile, du reste, et vos lumières profondes ainsi que votre amour sincère pour notre sublime institution sont pour nous le plus sûr garant que vous mettrez toute votre ambition, que vous mettrez en pratique tous les moyens propres à atteindre ce but.

» Je ne chercherai point à vous tracer vos devoirs ; vous connaissez aussi bien que moi toute la grandeur, toute l'importance de ceux que vous prescrit la tâche que vous vous imposez. »

A cet endroit de son discours, le président invite tous les FF.·. à former la voûte d'acier, et le F.·. maît.·. des cérém.·. amène le Vén.·. au pied de l'autel pour y prêter l'obligation exigée par l'article 50 des statuts généraux ; après quoi, il revêt le Vén.·. du cordon de sa dignité et continue ainsi :

« En vous décorant de cet insigne, mon âme est satisfaite et mes vœux sont remplis. Vous la porterez, je n'en doute nullement, avec noblesse, avec dignité ; mais vous le porterez aussi avec simplicité ; car, vous le savez comme moi, l'insigne que nous portons, la dignité dont nous sommes investis ne nous donnent d'autres prérogatives que celles qui en découlent ; elles ne tracent aucune ligne de démarcation entre nous et ceux de nos FF.·. inférieurs en grade, en dignité. »

En lui remettant le maillet :

« Je vous remets ce maillet, à vous de le diriger, et il sera mieux placé dans vos mains que dans les miennes. Faites donc que les bruits harmonieux qu'il répandra sous les voûtes de notre Temple rendent tous nos FF... attentifs à votre voix, à votre parole, et qu'ils conservent entre tous ces rapports intimes d'union et de fraternité qui font la prospérité, la vie de tout At.·. qui en est bien pénétré. »

En lui remettant les Constitutions de la L.·. :

« Voici la Charte constitutive de la *Bienfaisante ;* vous en êtes maintenant le gardien, le dépositaire sacré ; vous travaillerez, je n'en doute pas un seul instant, à ce qu'elle ne soit jamais forcée de la rendre à qui la lui a octroyée.

» Enfin, T.·. C.·. F.·., vous ne l'ignorez pas, j'ai mis toute mon ambition à fonder notre R.·. L.·. *:* mais si je revendique aujourd'hui l'honneur d'y être parvenu, à vous, dès aujourd'hui, la gloire de la conduire à son plus bel apogée, à faire recouvrer à la Maçonnerie l'influence locale qu'elle n'aurait jamais dû perdre ; vous le pou-

vez, si vous le voulez, et vous le voudrez, j'en suis convaincu. Comme moi, vous aurez peut-être des écueils, des obstacles semés sous vos pas, qui vous arrêteront dans votre but ; mais votre mérite, votre influence personnelle, vous rendront la tâche moins difficile et vous donneront les moyens de les surmonter, de les vaincre. Travaillez, T.·. C.·. F.·., à ce que la *Bienfaisante* fournisse une longue carrière. Vous ne souffrirez pas qu'elle périsse entre vos mains, vous affermirez l'œuvre que j'ai commencée, que j'ai ébauchée. Vous ne voudrez pas, enfin, que, lorsque je devrai fermer les yeux à la lumière, j'emporte le regret de savoir la *Bienfaisante* plongée dans le sommeil, et d'avoir vu crouler les col.·. du Temple que nous avons si laborieusement élevé à la plus grande gloire du Subl.·. Archit.·. des mondes. »

Après ce discours, le Président fait tirer une triple et chaleureuse batterie en faveur du nouveau Vén.·. ; il lui donne le baiser fraternel et lui cède le fauteuil.

Le Vén.·. élu procède à l'installation des autres off.·. dignit.·., reçoit leur serment de fidélité au G.·. O.·. et s'adresse ensuite à l'At.·. en ces termes :

« Mes FF.·., la Maçonnerie, qui peut s'appeler aussi la sagesse des nations, en créant pour ses adeptes une règle commune basée sur l'égalité la plus parfaite, n'a pu se soustraire, dans son organisation intérieure, aux lois générales qui régissent les sociétés. Parmi ces lois, une des plus importantes est celle qui concerne les pouvoirs existants.

» Toutes les sociétés ont remis en effet à des mains spéciales le droit de pourvoir à leur conservation, de veiller à leur entretien, de faire respecter les conventions établies ; mais la Maçonnerie, joignant à une espèce de logique une légitime prudence, dans la règle commune, n'a pas voulu que le pouvoir dirigeant s'immobilisât dans les mêmes mains; elle a donc établi des formes particulières destinées à allier sa propre sécurité avec ses doctrines d'égalité, pour pouvoir poursuivre en paix son but d'ordre, d'harmonie et de rénovation sociale. C'est en vertu de cette loi spéciale, mes FF.·., que je suis appelé à occuper le fauteuil d'où je vous parle aujourd'hui.

» Si la Maçonnerie, dans ses dispositions absolues, n'avait eu en vue que de tenir compte de l'expérience, des services rendus, de l'âge et des talents, à coup sûr le digne Vén.·. que sa règle retire à la direction de cette L.·. y eût été conservé longtemps encore; mais ses formes réglementaires ne le permettant pas, vous avez dû aviser à lui donner un successeur ; vous avez pensé que je pouvais convenir à cette époque de consolidation et de conservation de cet At.·., si laborieusement élevé par mon prédécesseur, et, comptant plus sur mon zèle que sur mes aptitudes, vous m'avez fait la faveur de vouloir que je tinsse le premier maillet. Je vous remercie du fond de mon cœur de cette preuve de considération et de confiance, tout en vous exprimant le regret sincère que vous n'ayez pas remis ce fardeau en des mains plus solides. Vous n'aviez que l'embarras du choix parmi nos bons FF.·., remplis d'un excellent esprit maçonnique et de toute la force nécessaire pour diriger vos travaux. Du reste, si quelque chose peut me donner sécurité dans la tâche dont vous me chargez, c'est de les retrouver près de moi, comme principales lumières ou hauts dignitaires, et c'est sur leur appui, sur le vôtre à tous que je compte pour me fortifier et m'aider dans cette œuvre que nous allons résolûment continuer ensemble.

» La mission de votre Président, mes FF.·., serait insuffisante ou très impuissante, si vous ne veniez tous concourir à son action : je vous demanderai donc surtout de

l'ordre et de la fraternité dans vos discussions ; elles seront plus judicieuses quand elles se passeront au milieu du calme et de la méditation.

» En faisant appel, le cas échéant, à vos sentiments de charité, j'aurai soin de vous recommander la plus stricte économie dans l'emploi de vos ressources. La Maçonnerie ne peut avoir seulement des paroles consolantes, il faut qu'elle sache joindre l'exemple au précepte.

» J'appellerai votre attention particulière et soutenue sur le choix des nouveaux FF.·. qui pourraient être soumis à votre examen, le but principal de la Maçonnerie n'est pas de faire vite, mais de faire bien. Soyez donc convaincus qu'un sage emploi des finances et des admissions scrupuleuses qui ne puissent laisser des regrets doivent tôt ou tard augmenter notre influence et fixer l'attention des hommes sérieux. Nous trouverons à appliquer ces principes au fur et à mesure de nos réunions.

» Je vous ai tant de fois, dans une autre situation, parlé de mes sentiments maçonniques, que je pourrais trouver inutile de vous en parler de nouveau en ce moment. D'ailleurs, je sais combien votre pensée est conforme à la mienne et combien vous êtes tous pénétrés de la grandeur de ce système. S'il y avait ici des adeptes nouveaux, je me croirais obligé à une sorte de profession de foi ou de revue des principes maçonniques ; mais tel n'est pas le cas au milieu d'anciens et de bons Maçons comme ceux qui m'environnent. Du reste, que dirai-je de nouveau que vous n'ayez déjà entendu aujourd'hui même ? Pourrai-je mieux vous définir la Maçonnerie et vous représenter ses dogmes et son but d'une façon plus persuasive ? Notre Maçonnerie n'est-elle pas toujours et par-dessus tout l'institution du progrès par excellence ? Tout ne se résume-t-il pas dans nos principes universels de fraternité et de charité, l'ordre social, la forme politique, la famille, la religion ? Ainsi, mes FF.·., l'avenir du monde appartient à ceux qui, les premiers, ont formé ce trait d'union universelle entre tous les hommes, premier anneau d'une chaîne immense commencée dans l'obscurité des siècles reculés, et à laquelle chaque époque travaillera à son tour jusqu'au jour radieux entrevu par nous de l'union, de la paix et du bonheur du genre humain. »

Ce discours terminé et écouté avec la plus scrupuleuse attention, le Vén.·. fait tirer une triple batterie en faveur du Vén.·. sortant; celui-ci y répond par le serment de rester constamment et inviolablement attaché à la *Bienfaisante*.

Le Vén.·. fait ensuite annoncer sur les col.·. que les travaux de loge vont être suspendus pour passer à ceux de récréation.

Tous les FF.·. se rendent en ordre dans la salle des Banquets, éclairée par un grand nombre d'étoiles, où est preparé un repas simple et sans profusion, mais digne d'un si beau jour. L'on remarque que pour éviter la confusion, les FF.·. commissaires ordonnateurs ont eu le soin de placer des bulletins nominatifs indiquant la place que doivent occuper chacun des Off.·. dignit.·. et les FF.·. visiteurs.

L'harmonie, la bonne union et la plus sincère fraternité ne cessent un seul instant de présider à cette fête de famille.

La première santé, celle de l'empereur, à laquelle il est joint des vœux pour le bonheur de la France, pour le succès de nos armées d'Orient et pour une paix universelle, est portée avec un enthousiasme profond et accueillie par une salve d'applaudissements.

Toutes les autres santés sont également portées avec un ensemble parfait et suivies d'une triple batterie.

Avant de porter la dernière santé, et après avoir demandé et obtenu la parole, le F.·. Orat.·. se lève et s'exprime ainsi :

« Mes FF.·., c'est avec une vive émotion et la joie du cœur que je vous vois tous ici rassemblés pour honorer et célébrer dignement ce banquet fraternel. Vous avez pensé avec raison que la fête qui nous réunit a toujours été mise au rang des solennités les plus antiques, les plus vénérées, et qu'elle est pour tout vrai Maçon un jour de bonheur.

» Merci, mes FF.·., merci de votre empressement, merci au nom de la *Bienfaisante*, qui est heureuse de voir le rapprochement de plus en plus intime de ses enfants, d'y trouver une preuve éclatante de l'estime et de l'amitié qui les unit. J'espère que cette manifestation si touchante de notre union portera des fruits, en donnant pour l'avenir une leçon fraternelle d'assiduité aux FF.·. immobiles et indifférents. Espérez donc avec moi que l'indifférence et que souvent même l'oubli des devoirs sacrés qui nous lient ne se reproduiront plus pendant le cours de l'année maçonnique qui s'ouvre devant nous. Espérons que désormais il n'y aura parmi nous qu'une rivalité incessante de zèle et de dévouement.

» Nous avons tous besoin d'espérance pour aider notre courage, et, aujourd'hui surtout, pour adoucir l'amertume de nos regrets. Tout jeunes que nous sommes, FF.·. de la *Bienfaisante*, la mort nous a déjà cruellement visités, en nous enlevant notre bien aimé F.·. Villeblanche. Ce bon F.·. était parmi nous à notre dernier banquet ; il a droit à la piété de nos souvenirs, et même, dans nos joies, sa pensée planera sans cesse au milieu de nous. Puisse-t-il clore pour longtemps le deuil dans notre grande famille.

» Après ce juste tribut de regrets rendus à la mémoire du F.·. qui n'est plus, je viens avec une pensée consolante, un bonheur nouveau, rendre hommage aux bons FF.·. que nous avons convoqués pour cette fête. Je le dis au nom de tous les FF.·., leur empressement nous touche profondément, et ils ont, par leur présence, dépassé la mesure de nos espérances; on dirait qu'ils sont venus nous jeter le défi d'une rivalité d'amitié et de dévouement; mais, dans cette lutte, nous saurons toujours vaillamment combattre, et nous tâcherons de nous tenir au premier rang.

» Ce Temple, dans lequel ils viennent nous donner le baiser fraternel, leur paraît sans doute tel qu'un point dans l'immensité ; mais la fraternité leur a déjà fait entrevoir que ce point grandira, et que cette enceinte, toute étroite qu'elle est, symbolise un monde dans lequel tous les hommes viendront s'unir et échanger les gages d'une indissoluble réconciliation. Mais pour atteindre ce but, que nous montre notre institution vénérable, et sans lequel la Maçonnerie serait une science illusoire et stérile, il faut, mes FF.·., autre chose que des actes d'un accomplissement facile pour un homme de cœur. Nous comprendrions mal l'institution, si nous croyions avoir tout fait en semant quelques aumônes et en accomplissant nos travaux d'après le Rituel; notre tâche ne se borne pas là, et nous avons de plus grands devoirs à remplir. Sous le voile de nos mystères, sous ce voile qui enveloppe l'humanité, la charité et la fraternité, il doit y avoir quelque chose de plus que ce que l'on entend dans le monde par ces trois mots. S'il n'y avait rien de plus, nous prendrions vraiment une peine inutile et superflue en venant nous rassembler en loge pour en pénétrer le sens emblématique. S'il n'y avait rien de plus, tous nos efforts ne tendraient point à recueillir, de tous les faits qui s'accomplissent ici, un enseignement, une méditation à

en extraire, un objet d'étude et de perfectionnement. C'est donc en nous aimant fraternellement, en faisant le bien pour l'amour du bien que nous cherchons, que nous parviendrons à nous élever par l'étude de nous-mêmes à cette perfection qui est la lumière de l'esprit, comme le soleil est la lumière du monde.

» Dans une association telle que la nôtre, il faut, mes FF.·., outre son principe commun, lui ajouter pour base la confiance mutuelle, la probité et la conduite morale de ses membres ; par ce moyen, la société n'aura rien à redouter de l'injustice, de la mauvaise foi, de la paresse et de l'intempérance ; ce moyen seul peut réaliser la fraternité même et l'organiser par la pratique rigoureuse du devoir ; c'est enfin le seul et indispensable moyen pour atteindre sûrement et pleinement le but de notre grande et sublime institution. Il faut donc pour l'avenir, FF.·. de la *Bienfaisante*, il faut parmi nous une fraternité inflexible et juste, jointe à l'amour du droit et du devoir. Ainsi, en comprenant votre devoir maçonnique, accomplissez-le dans les limites du possible, selon votre temps, selon vos facultés; mais, je vous en conjure, accomplissez loyalement cette tâche fraternelle que nous avons commencée, et vous verrez qu'avec une volonté ferme, peu d'obstacles sont insurmontables ; vous reconnaîtrez et vous direz avec moi qu'il y a une grande puissance dans la conscience du devoir.

» C'est donc à vous tous, mes FF.·., qui avez pris place à ce banquet, qui en comprenez le sens et la portée, c'est à vous, qui écoutez avec bienveillance cette fraternelle allocution où j'ai laissé déborder mon espérance et ma foi maçonnique, c'est à vous que je viens demander, à notre nouveau F.·. Vén.·., au nom du T.·. S.·., de les entourer de votre sollicitude constante. Ils espèrent que vous les soutiendrez avec zèle et devoûment dans l'accomplissement de l'œuvre à laquelle ils se sont dévoués en acceptant vos suffrages sympathiques ; ils pensent que, par le fait même, vous leur avez donné des droits à votre confiance, à votre amitié, et que votre indifférence maçonnique serait une trahison faite à notre sainte loi fraternelle.

» Aucun de vous, mes FF.·., et je le sais par expérience, aucun de vous ne manquera aux engagements qu'il a pris et au serment volontaire qu'il a prêté comme maçon ; aussi n'est-ce point un doute que je viens d'exprimer, mais bien un appel que je fais à votre courage, à votre persévérance, pour continuer à faire grandir l'œuvre commencée par la *Bienfaisante*. Ne vous laissez surtout jamais arrêter par la calomnie publique, car vous devez bien véritablement croire que la sagesse de nos illustres devanciers dans la carrière maçonnique n'aurait pas rendu obligatoire une réunion qui n'aurait eu qu'un but facile ou une simple partie de plaisir ; laissez donc dire que nous ne cherchons que les jouissances matérielles dans nos loges et dans nos banquets ; cette injure, propagée par ceux qui ne nous connaissent pas, ne peut nous atteindre; notre conscience nous rassure et nous venge; elle nous venge doucement et dignement, vous en êtes tous témoins.

» En terminant ce repas de famille, nous n'oublions ni les pauvres, ni les morts, et nous associons l'idée de la souffrance de nos semblables jusqu'au milieu des joies de notre vie.

» Nous allons dans quelques instants clore par un baiser de paix fraternel cette modeste fête ; mais, auparavant, chacun de nous se lèvera avec une sainte émotion d'humanité dans le cœur, et donnera la part de ceux qui souffrent et n'ont pas de pain.

» En finissant, mes FF.·., et avant de proposer la dernière santé, permettez-moi

d'ajouter, en faveur de notre fête, qu'il n'y a pas, dans notre vie maçonnique, un plus beau jour. Non! il n'en est pas de plus beau que celui où, par toute la terre, deux millions d'hommes, l'élite des nations, tous unis par les liens d'une tendre fraternité, adressent en même temps au G.·. A.·. de l'Un.·. des vœux pour le triomphe de la paix, de la justice et de la vérité ; et qui, avant de se séparer, renouvellent, ainsi que nous allons le renouveler, le serment de s'aimer, de se secourir et de travailler sans relâche au bonheur de l'humanité, en soulageant de tout leur pouvoir les maux de leurs semblables. Nous allons donc, pour nous unir de cœur à tous nos frères, porter une chaleureuse santé à tous les Maçons répandus sur la surface de la terre, tant dans la prospérité que dans l'adversité ; nous joindrons à cette santé nos vœux au G.·. A.·. pour qu'il lui plaise de secourir les malheureux et conduire les voyageurs à bon port. »

Ce discours terminé, le F.·. Orat.·. fait les commandements d'usage et fait porter cette santé par les feux suivants :

1er Feu. A tous nos FF.·. de tous les pays, santé et prospérité !

2e Feu. A la fin sans retour de la guerre, ce duel affreux des nations !

3e Feu. A nous tous, mes FF.·., la foi qui donne le courage, la persévérance qui finit par renverser tous les obstacles et le dévouement qui porte à accomplir le bien !

Les travaux de table sont ensuite fermés, et ceux de loge reprennent force et vigueur.

Un F.·. demande que les discours du Vén.·. et de l'Orat.·. soient transcrits littéralement sur le livre d'Arch.·., à la suite du procès-verbal de la tenue de ce jour ; cette demande est accueillie à l'unanimité.

Un autre F.·. fait observer que le discours du Vén.·. sortant renferme quelques belles pensées ; il pense qu'il mérite la même faveur; en conséquence, il propose qu'il en soit de ce discours comme de ceux du Vén... élu et de l'Orat.·. ; cette seconde proposition est acceptée.

Le sac des propositions et le tronc de bienfaisance circulent, après quoi les travaux sont fermés en la forme d'usage.

POÉSIE.

Tu pleures, fils du ciel, roi jeté sur la terre,
Homme image de Dieu, son œuvre la plus chère,
O mortel ! qu'ici-bas tout sert avec amour ;
Tu maudis, et le sein où tu puisas la vie,
Et l'heure où ta paupière, aux ténèbres ravie,
S'ouvrit à la clarté du jour.

Tu ne vois ni ces fleurs qui se pressent d'éclore,
Ni ces jeunes épis dont la terre se dore,
Ni ces gazons riants qui naissent sous tes pas,
Ni ces bois parfumés qui t'offrent leur ombrage,
Ni ce ciel radieux dont l'azur, sans nuage,
Couronne tes vastes États.

En vain, dans ces bosquets, le rossignol soupire,
En vain l'onde murmure, en vain le doux Zéphyre,

De son souffle amoureux caresse le gazon,
La nature, à tes yeux, a perdu tous ses charmes,
Et la terre, pour toi triste vallon de larmes,
N'est plus qu'une affreuse prison.

Nul trouble n'est égal au trouble de ton âme,
C'est un foyer brûlant qui dévore la flamme,
Une arène mobile en proie à tous les vents,
Une mer sans clartés où gronde la tempête,
Un abîme, un chaos où la raison muette
Expire au milieu des tourments.

Esclave du plaisir, la tombe est ton asile;
Tu croyais que, pareils à cette onde tranquille
Qui roule toujours purs ses flots silencieux,
Tes jours, exempts de soins, de trouble, de tristesse,
Devaient couler en paix dans une douce ivresse,
Entre les festins et les jeux?

Dis-moi, le pèlerin, qui s'apprête au voyage,
Croit-il trouver partout, sous un riant ombrage,
Des chemins tapissés de verdure et de fleurs?
Le soldat qui s'élance en un jour de bataille,
Croit-il, sans affronter le fer et la mitraille,
S'asseoir à côté des vainqueurs.

L'homme est né pour souffrir, c'est la loi de son être;
Sous quelque signe heureux que le sort l'ait fait naître,
Son salut à la vie est un cri de douleur;
Ses jours sont un présent qu'il paye avec usure,
Qu'il veille sous la pourpre ou dorme sur la bure,
il doit connaître la douleur.

Gladiateurs jetés au milieu de l'arène,
Nous devons sans pâlir, sans briser notre chaîne,
Opposer au destin un courage constant,
Il faut que sans faiblir, sans tourner en arrière,
Athlètes élancés dans l'immense carrière,
Voler au but qui nous attend.

DISCOURS SUR L'AMITIÉ.

Mes FF.·.,

Qu'est-ce que l'amitié? L'amitié est le premier sentiment que le Subl.·. Arch.·. des mondes ait accordé au cœur humain, et il est destiné à servir lui-même de compensation aux peines de la vie; c'est un échange d'attachement, de complaisance, d'égards réciproques, de conseils dans l'embarras, de secours dans le besoin, de consultations dans les revers; l'amitié double l'existence, les forces, les lumières, l'appui. Rien de plus doux que ce libre épanchement de peines, de craintes et d'espoir; dans le sein d'un ami sûr et éclairé, les passions s'y calment, les idées prennent plus d'ordre, la raison s'y fortifie, les pensées deviennent plus légères, et les plaisirs plus touchants.

Que l'amitié est douce et consolante! quel charme elle répand sur la vie! C'est un bonheur qu'on partage avec la Divinité. Comment peut-il y avoir un être assez indifférent pour se refuser à cette familiarité, à ce retour de bienveillance et de services mutuels? Vous n'avez point de nuage qu'un ami ne dissipe; si vous éprouvez des maux attachés à la condition humaine, il vous les fait oublier.

Oui, mes FF.·., sans l'amitié pourrait-on soutenir l'orage des passions, les infirmités, la misère et tous les autres fléaux de la nature? La couronne même serait-elle supportable si les rois ne descendaient du trône pour chercher un ami? Malheur à l'homme privé des consolations de l'amitié et des jouissances qu'elle multiplie; il ne tient à personne et personne ne tient à lui; c'est une plante sauvage qui végète sur un rocher sauvage et qui mourra sans qu'on l'aperçoive.

L'amitié est délicate, honnête et scrupuleuse; elle craint de blesser, elle consulte, elle avertit, elle insinue ses remontrances, elle corrige avec douceur, et, comme un médecin habile, elle ne brusque un malade que dans l'extrême nécessité; souvent elle compose avec nous, et pour obtenir beaucoup elle cède un peu. Avec quel art elle fait agir les ressorts de l'amour-propre! On a vu plus d'une fois les louanges inspirer des vertus qu'on n'avait pas.

La sagesse peut seule inspirer l'amitié parfaite, car il ne peut pas y en avoir sans la douceur, l'indulgence, la tolérance et les autres vertus sociales; par conséquent, elle consiste donc dans quatre points principaux : 1° la concorde; 2° l'intimité; 3° la censure; 4° la prédilection. La concorde consiste à écarter toutes les causes de désunion, à ne jamais garder aucun ressentiment l'un contre l'autre; l'intimité, qui produit l'union parfaite des volontés et des sentiments; la censure, qui fait que nous contribuons autant qu'il nous est possible à la perfection morale de l'homme.

Mais, mes FF.·., vous pourrez me demander ce qui nous autorise à censurer les actions ou les habitudes d'un ami; en voici trois raisons très puissantes :

1° Le serment que nous avons prononcé devant le Subl.·. Arch.·. des mondes de nous donner mutuellement tous les avertissements utiles;

2° La persuasion que ces observations seront prises en bonne part et considérées comme dictées uniquement par la bienveillance et par l'amitié;

3° Le soin que nous prendrons d'employer, en les faisant, le ménagement et la douceur qui caractérisent le langage de l'amitié.

Enfin, mes FF.·., la prédilection nous fait contribuer de même à son bien-être physique, nom sous lequel nous comprenons tous les avantages étrangers à la perfection morale.

Amitié! nœud sacré, pur hymen de deux âmes,
Daigne remplir mon cœur de tes célestes flammes!
L'homme serait trop seul sans tes charmes divins.
Ta présence ennoblit, épure nos destins;
Et le mortel épris de tes chastes délices
Se dévoue avec joie aux plus grands sacrifices.
Mais, frères, trop heureux mille fois trop heureux,
Qui, d'un pudique hymen ayant serré les nœuds,
Voit ses jeunes enfants, troupe aimable et légère,
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère;
Et dans ces rejetons qui croissent près de lui,

Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui.
Semblable à la colombe, et blanche et fortunée,
Qui vers le rameau d'or devait guider Énée,
La femme, en unissant l'amour et la pudeur,
D'un pas mystérieux conduit l'homme au bonheur.

UN VOYAGE EN AMÉRIQUE.

« Dès que la vérité se trouve dévoilée par un seul, et
» qu'elle est devenue nécessaire aux hommes, le devoir est
» de la communiquer d'abord à ceux dont les yeux peuvent
» supporter la lumière. »

Mes Adieux. — Sur l'Océan. — New-York. — Un Aréopage. — Le Temple d'Isis. — La Grande Loge des hommes de couleur. — Une Initiation. — Un Manuscrit de la plus haute antiquité sur les Mystères. — Angela, la grande maîtresse. — Le Suprême Conseil. — L'Album sur la Maç.·. américaine. — Henri le Fleuriste. — Mon Retour.

MES ADIEUX A MON AMI.

Je quitte Paris. Mon âme, fatiguée du spectacle tumultueux, a besoin d'air, de silence, de recueillement. Après avoir épuisé tous les chagrins que Dieu impose à l'homme sur cette terre, il me sera peut être permis de consacrer quelques jours au repos et à la méditation. Je profiterai des instants de loisir, des heures calmes et silencieuses que je passerai à New-York, pour interroger mes souvenirs, évoquer la mémoire des jours qui ne sont plus, et chercher, dans un nouvel ordre d'idées, quelques distractions aux maux qui ont répandu tant d'amertume sur mon existence.

Avide de tout contenir, de tout connaître, de tout embrasser, je pressentis, au sortir de l'enfance, tout ce que l'énergie humaine a de puissance et de profondeur ; je me formai une perspective vaste, riche, lointaine, conforme aux vœux de mon âme, à mon caractère ardent. Entraîné par une activité expansive, dominé par un immense besoin d'émotion, je m'abreuvai avec transport à la source de toutes les affections, celle des sentiments qui donnent un prix à la vie et font quelquefois ses plus chères délices. Tout cela n'est plus que dans les ombres d'un passé lointain, qui s'efface insensiblement sous l'empire des jours mauvais qui l'ont suivi.

Demain, je serai sur l'Océan ; il me sera doux, T.·. C.·. F.·., de souscrire à tes désirs ; je te donnerai mes impressions de voyage, et tous les détails que je pourrai recueillir sur la Maçonnerie, cette sublime institution.

Adieu. M.

SUR L'OCÉAN.

Le soleil venait de se coucher après une belle journée de la fin de juillet ; un vent favorable poussait vers les côtes de New-York l'*Union*, élégant navire appartenant à la compagnie. . . . . Les passagers étaient tous rassemblés sur le pont pour jouir du magnifique spectacle d'un soleil couchant en pleine mer ; dix jours de navigation n'avait pu les blaser sur les émotions que fait naître cet admirable tableau. Ce bel astre, sur l'Océan, semble être un regard même du Sublime Architecte des mondes.

Parmi les passagers, deux surtout paraissaient plongés dans une sainte extase c'était une jeune femme de dix-huit ans et un homme d'une trentaine d'années. Appuyée contre la galerie qui couronne la poupe, la jeune femme contemplait en silence les derniers rayons du soleil, qui se réfléchissaient sur l'immense Océan en bandes d'or et de pourpre. Son délicieux visage était empreint d'une douce tristesse, et de ses yeux noirs s'échappaient quelques larmes qui ne pouvaient paraître l'expression de la douleur, mais dont la source était évidemment dans un regret. Cette jeune femme était d'une merveilleuse beauté : sa taille fine et élégante, le noir foncé et le doux éclat de ses grands yeux, son abondante et douce chevelure, ses sourcils arqués, sa bouche fine et vermeille, la faisaient reconnaître pour une de ces belles filles de l'Inde, née, dans les possessions anglaises, d'un Européen et d'une femme de ces contrées. Aussi n'était-ce pas le soleil couchant que contemplait son compagnon de voyage : assis près d'elle, il avait appuyé sa tête sur ses deux mains, et regardait la belle Indienne avec amour et respect. Ce jeune homme était, comme nous l'avons dit, âgé d'environ trente ans; toute sa personne et ses manières dénotaient une grande distinction; ses traits étaient nobles et beaux; son regard, ce miroir de l'âme, révélait tout de suite une intelligence rapide et élevée et un profond sentiment d'honneur. Tant que sa belle compagne, absorbée par le spectacle imposant qui se déroulait devant elle, resta dans la position contemplative où nous l'avons vue, il demeura dans l'attitude qu'il avait choisie, respectant le silence de la jeune femme et se contentant de l'admirer. Mais, quand le soleil eut tout à fait disparu derrière l'horizon, que les derniers rayons s'évanouirent, comme éteints par les vagues, sur la cime desquelles ils semblaient se poser, l'Indienne laissa pencher sa tête sur son sein, et, avec les dernières lueurs de cet astre qu'elle semblait tant aimer, s'évanouit un sourire qui, peu d'instants auparavant, brillait encore sur ses lèvres. Le jeune homme se leva précipitamment : son soleil aussi venait de disparaître de son unique horizon.

— Angela, dit-il en lui prenant les mains dans les siennes, pourquoi pleurez-vous?

La belle Angela ne répondit pas; ses grands yeux noirs, tout humides de larmes, se tournèrent vers l'horizon où venait de se coucher le soleil, puis se reportèrent tristement sur celui qui l'interrogeait.

Celui-ci crut comprendre, et, frémissant, il n'osa pas ajouter un seul mot.

Un long silence suivit. Pendant ce temps les passagers avaient quitté le pont, Angela et son compagnon restaient seuls sur la galerie; il tenait toujours les mains de l'Indienne entre les siennes; parfois il les pressait par un mouvement convulsif, quand un soupir s'échappait du sein d'Angela; une larme de la belle affligée tomba sur la main de cet homme, il laissa retomber celles qu'il pressait étroitement et porta les siennes à son visage avec désespoir; ce mouvement arracha Angela de sa rêverie.

(*La suite au prochain numéro.*) M. DE N.

DISCOURS AU GRADE DE MAITRE.

(3e Degré.)

Mes chers Frères,

Le grade de *Maître*, que l'Ordre, par dispense, a bien voulu vous conférer aujourd'hui, ajouterait peu de choses aux connaissances premières de la Maçonnerie, si,

bornant vos réflexions au seul spectacle que cet appareil lugubre vous présente, je ne vous aidais à en développer l'allégorie. Vous avez appris, à votre initiation, que notre Ordre avait pour objet, dans son institution primitive, la reconstruction du temple de Salomon; que, dans la continuation de nos pratiques mystérieuses, nous nous en occupons encore dans un sens moral, et déjà vous avez connu le but, le plan, les principes et l'étude des Maçons; le surplus n'est précisément qu'une marche symbolique, nécessaire pour filer avec agrément et variété la sage morale que contient essentiellement notre doctrine. Chaque grade auquel vous parviendrez sera, en effet, un plus grand degré de sagacité, un plus grand développement d'idées, un mode nouveau, qui rendra notre système plus lumineux.

Aujourd'hui l'Ordre, par des vues raisonnables et prudentes, occupe vos regards d'une décoration funèbre. Tout y est relatif : le vêtement des Fr.·., leur maintien, les lumières du tableau, les rayons qu'il présente, la cérémonie de votre réception, les signes que je vous ai appris, le mot même que je vous ai conféré, tout enfin dans ce moment doit retracer une époque douloureuse, quoiqu'elle ne soit pas consignée dans l'histoire. La tradition, qui lui équivaut souvent, en a tellement perpétué le souvenir qu'aucun Maçon n'hésite à donner des larmes sincères à la perte de leur chef.

Celui que l'Ordre regarde comme tel périt sous les coups géminés des traîtres qui l'assassinent; l'ambition aiguise leur poignard; l'avarice préside au complot, et la perfidie guide leur main sacrilége. Le Père de la Maçonnerie, dont la mort même ne peut ébranler la constance, expire avec son secret, victime de la trahison et de sa propre fidélité. Tel est le précis du grade que vous venez d'acquérir, précis sec, froid, monotone, et qui n'aurait pas de quoi vous satisfaire, *mes chers Frères*, si vous n'en suiviez l'allégorie dans tous ses points.

La perte du Maître de l'Ordre mérite sans doute tous nos regrets; mais enfin le temps passe l'éponge sur les événements les plus tristes, et, si nous n'avions pas un point de vue plus réel, une commémoration sérieuse suffirait aux cendres du *Père des Maçons*. Mais, en examinant pied à pied les circonstances malheureuses de cette mort tragique, nous y trouvons des exemples trop frappants, des leçons trop utiles, pour n'en pas faire l'objet d'une méditation profonde. Ici, le tableau des excès auxquels se livre tout homme qui écoute les penchants vicieux de la nature; là, ce que peut sur une âme pénétrée de ses devoirs la force de ses engagements et de ses promesses. Tel est succinctement le résultat moral des considérations que présente ici l'Ordre dans l'historique de ce grade. Rien de plus affligeant pour nous, *mes Frères*, que d'avoir à penser que des Maçons ont pu être auteurs d'une telle énormité; rien de plus triste que de voir de nos jours se renouveler des scènes aussi effroyables. Le secret de l'Ordre, voilà le véritable *Hiram;* l'indiscrétion des F.·. qui le divulgueraient ou l'exposeraient à profanation, voilà le meurtre, voilà les assassins : l'ambition, l'avarice, furent le pivot d'un premier crime, elles peuvent l'être encore. Un troisième mobile non moins dangereux prépare peut-être de nouvelles atrocités; l'amour n'est pas à son coup d'essai pour causer des désordres; on sait les faiblesses qu'il autorise. Je me hâte d'écarter ces funestes images; les préceptes sont superflus où les précautions ne sont pas nécessaires, où les explications ne peuvent trouver place. Les sentiments de ceux qui composent cette respectable Loge les mettent infiniment au-dessus du besoin d'instruction à cet égard; les vôtres, mes FF.·. nouveaux reçus, dont nous avons pour gages naissance, nom, éducation, état, esprit,

m'auraient suffisamment dispensé d'un si long détail, si je n'avais cru par ma place, en vous ouvrant le sanctuaire de la vérité, être obligé de vous la découvrir sans aucun voile. C'est par cette route peu frayée du vulgaire que la Maçonnerie conservera toujours l'estime qu'elle mérite : la dignité de *Maître*, à laquelle vous venez d'être élevés est le prix du rapport de vos sentiments aux nôtres; il exige qu'à l'avenir nous communiquions avec vous de la façon la plus intime, la plus complète, la plus ingénue : c'est ainsi que, marchant à la suite, de grade en grade, jusqu'au dernier but de notre association, vous y reconnaîtrez toujours cette morale sage et solide qui, présentant d'un côté, sous les surfaces de nos allégories, tous les monstrueux abus que le caprice, l'indiscrétion, l'avidité, l'orgueil, l'ambition, l'amour et la haine peuvent enfanter, fournissent de l'autre un antidote sûr, contenu dans les sages maximes de l'Ordre, dans les vertus qu'il inspire, dont cette respectable Loge vous donnera des exemples constants, et qui conviennent on ne peut mieux, *mes chers Frères*, à la beauté de votre âme et à ce caractère que nous aimons en vous.

N. B. Il est bon de savoir tirer parti de tout. Les apologues sont la meilleure de toutes les leçons; on ne peut ranger une hypothèse dans la même classe que les fables : en ce cas, celle de la mort du chef que les *Maçons* ont admise deviendra une invention utile, si l'on sait en prendre occasion d'admonester le vice et de prêcher la vertu. J'approuve l'entreprise; mais je voudrais qu'un maître fût soigneux de ne pas hasarder des paradoxes : par exemple, les *penchants vicieux de la nature*, cette phrase n'est pas supportable; les bons philosophes ne peuvent la protéger. Justifie-t-on des enfants criminels en déshonorant leurs mères? Les vices ne sont point dans la nature; ils sortent, au contraire, de l'ordre et du cercle qu'elle-même a circonscrit; nous ne tenons pas d'elle le goût et l'aptitude aux atrocités, mais l'abus des droits naturels nous y conduisent quelquefois. Tout homme naît pour le bien; supposer le contraire, c'est accréditer un blasphème. Celui qui créa tout fit deux lots : à droite, il plaça les vertus; à gauche, la fatale boîte aux crimes; il dit à l'homme : « Tu es libre, choisis. » Les arguments civils ne touchèrent point au petit trésor; ils ajoutèrent beaucoup au grand coffre de la perversité; l'homme y puisa de préférence : est-ce la faute de la nature?

N...

LE LIVRE D'OR.

Zénon. Philosophe grec, initié aux mystères de l'antiquité. Fondateur de l'école stoïque, passa les premières années de sa jeunesse dans le commerce. Revenant un jour de Phénicie, un orage jeta son vaisseau, chargé de marchandises, sur les côtes de l'Attique et fit naufrage près du Pirée; c'est de ce moment que date sa réputation. Étant entré dans une librairie, afin de se distraire, par la lecture, de ses tristes pensées, un ouvrage de Xénophon tomba sous sa main; il fut tellement captivé par l'éloquence du philosophe, qu'il renonça aux spéculations et aux affaires commerciales pour se livrer à l'étude de la philosophie. Il fréquenta les écoles de Cratès, *Xénocrate*, etc., et, fort de ses connaissances et de son expérience, il ouvrit une école à Athènes. Sa vie fut un exemple de sobriété et de modération; les Athéniens lui élevèrent des statues. Zénon disait, dans ses maximes, que la vertu seule peut rendre les hom-

mes heureux ; il disait aussi que la nature nous avait donné deux oreilles et seulement une bouche, pour nous rappeler que nous devons plutôt écouter que parler.

Épicure. Philosophe, né à Gargetium, de parents obscurs, initié aux mystères de Saïs, se distingua de bonne heure dans les études sérieuses ; ses nombreux voyages, la fréquentation des écoles, enrichirent son esprit déjà si brillant. Il visita Athènes, s'y établit et y fonda la secte d'Épicure, dont le plaisir, cette doctrine mal comprise, fut attaquée par les stoïciens ; il repoussa les accusations par la pureté de sa vie, et leur prouva que le plaisir, selon lui, était l'accomplissement de ses devoirs et la pratique de la vertu. Il mourut 270 ans avant *J.-C.*

Leucippe. Philosophe grec et mathématicien, disciple de Zénon, initié, fondateur d'école vers 428 avant *J.-C.*

Manithon. Prêtre d'Héliopolis, vivait 262 ans avant notre ère; il écrivit en grec une histoire de l'Égypte, souvent citée et recommandée par l'historien Josèphe.

Ormus. Prêtre séraphique d'Alexandrie, sage d'Égypte, converti par saint Marc l'an 46 de *J.-C.*; il purifia la doctrine des Égyptiens selon les principes du christianisme et l'introduisit en Europe.

Cléobule. Philosophe grec, un des sept sages, fut remarquable par sa beauté; il écrivit quelques poésies, et mourut l'an 564 avant *J.-C.*, à l'âge de soixante-dix ans.

Phérécide. Philosophe de Scyros, fut versé dans la science de l'astronomie. Il prédisait les éclipses avec la plus grande exactitude ; ferme soutien de l'immortalité de l'âme, il écrivit dans ce sens. Pythagore fut son élève et celui qui lui fut le plus dévoué. Phérécide était tombé dangereusement malade dans l'île de Délos, Pythagore alla l'y retrouver afin de lui prodiguer les soins les plus tendres; ses efforts ne furent point couronnés du succès qu'il en attendait ; il perdit celui auquel il devait de si précieuses leçons, mais du moins il ne le quitta qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs, puis il se retira en Italie.

Anacharsis. Philosophe scythe, initié aux mystères; il se distingua par l'étendue de ses connaissances et la simplicité de ses mœurs; une petite voiture lui servait de maison. Il vint étudier à Athènes, dans l'intimité de Solon. Lorsqu'il retourna en Scythie, il essaya d'y introduire les lois des Athéniens ; son frère, qui régnait alors sur ce peuple, irrité de ses intentions novatrices, le tua en lui lançant une flèche. Anacharsis laissa des poèmes et des écrits remarquables ; on lui attribue l'invention de l'ancre des vaisseaux.

M. DE N.

MAXIMES ET PENSÉES.

.·. Respecte l'étranger voyageur, aide-le, sa personne est sacrée pour toi.

.·. Sois le père des pauvres; chaque soupir que ta dureté leur arrachera augmentera le nombre des malédictions qui tomberont sur ta tête.

.·. Aime les bons, plains les faibles, fuis les méchants, mais ne hais personne.

.·. Le culte le plus agréable au Subl.·. Arch.·. des mondes consiste dans les bonnes mœurs et dans la pratique des vertus.

.·. L'égoïste évalue le mérite des autres aux avantages qu'il en tire, et estime leurs travaux d'après les fruits qu'il en rapporte.

.·. L'infortune est souvent timide et fière ; elle cherche à se dérober aux regards de la bienfaisance; pour pénétrer jusqu'à elle, il faut parfois user de ruse et de mystère.

.·. S'occuper, c'est savoir jouir.

.·. Ce n'est pas dans le don que consiste la vraie libéralité, mais dans la façon de le faire.

.·. La flatterie est un glaive qui blesse en caressant.

.·. O sublime puissance de la vertu, qu'il est grand, l'empire que tu exerces sur les cœurs dévoués à ton culte ! Tu fécondes les généreux sentiments que tu inspires ! C'est toi qui révèles à l'homme toute sa dignité, au milieu des vicissitudes de la vie, en lui découvrant une destinée immortelle !

.·. La Maçon.·. est l'ordre et la vérité dans toutes choses; elle est la haine de tous les vices, l'amour de toutes les vertus.

Son culte est Dieu; ses mystères, la lumière et la raison; ses préceptes, la charité ; et ses récompenses, l'estime de soi et l'amour de tous les FF.·.

.·. Loin de nous cet homme dont l'âme froide ne sait pas compatir aux maux de ses semblables ; loin de nous celui dont l'œil aride ne se mouille jamais des larmes de la sensibilité : c'est là le véritable profane ; le flambeau maçon.·. brillerait vainement à ses yeux, il ne le verrait pas.

.·. La conscience est le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme ; elle nous instruit des vices que nous devons éviter, des vertus qu'il nous faut pratiquer ; c'est un juge continuel et sévère aux arrêts de qui nul mortel ne saurait se dérober.

.·. L'homme sans conscience réussit parfois dans le mal; mais arrive un jour où ses fautes tournent à sa ruine.

.·. Dieu fit de la conscience pour l'homme un ami auquel la flatterie est étrangère, qui supplée parfois à notre inexpérience, et que nous devrions toujours consulter avant d'agir.

.·. Ne souffrons pas qu'un seul de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos connaissances et de nos vertus.

.·. Avant de s'exposer au péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

.·. La médiocrité avec la paix vaut mieux que le luxe avec des querelles.

.·. Qu'est-ce que la justice ? C'est la vérité dans les lois et dans leurs organes.

.·. Qu'est-ce que la philosophie ? La recherche de la vérité.

.·. Qu'est-ce que les beaux-arts, ce luxe de la vie et de la civilisation ? L'imitation de la vérité.

.·. Qu'est-ce que l'éloquence ? L'expression énergique de la vérité.

M. DE N.

REVUE SUR LA MAÇONNERIE.

INITIATION.

Nous avons dit que l'initiation aux mystères date du commencement de la civilisation; elle passa de nation en nation, de siècle en siècle. Pausanias, qui avait été initié, assure que les mystères d'Éleusis portaient l'homme à la piété. Aristote dit que l'initiation est la plus précieuse de toutes les institutions religieuses. Isocrate ajoute que les initiés emportaient à leur mort les espérances bien douces pour l'éternité. C'est le sentiment d'Aristide. Diodore nous apprend que Jason, Castor, Pollux, Hercule et Orphée étaient initiés aux mystères des Samothraces, et ajoute : *Ideoque vetusti heroes ac semidei, qui præclari fuerunt, initiari summopere cupierunt*. Cicéron nous a laissé la morale des initiations dans le songe de Scipion; c'est le respect pour la Divinité, c'est le dogme de l'immortalité de l'âme. Ce songe contient la description du spectacle qui accompagnait l'initiation, et l'explication des principes religieux et moraux que l'on enseignait aux néophytes.

La légende de Joseph (ch. XLI de la Genèse) prouve que les Juifs avaient adopté les dogmes religieux des Égyptiens, ainsi que leur initiation, avant le temps de Moïse. Nous sommes surpris que les auteurs qui ont écrit sur cette matière n'aient pas fait attention à ce texte. Moïse était favori de Pharaon et surintendant de sa maison, fait chevalier par le don d'un collier en or et d'un anneau.

Nous avons vu qu'aux yeux des Égyptiens les étrangers étaient impurs, et que ce n'était qu'après s'être bien soumis et avoir passé par bien des épreuves qu'ils étaient agréés à l'Ordre, et admis à l'initiation qui les plaçait au rang des citoyens; mais Joseph, comme il est dit dans la Genèse, épousa Asenath, fille du grand-prêtre d'Héliopolis et gouverneur d'On; et il est démontré par les antécédents que l'initiation seule pouvait ménager à Joseph une telle alliance. Ce patriarche eut d'Asenath Manassès et Éphraïm, pères de la douzième tribu d'Israël.

D'après ces faits, on est obligé d'avouer que si Asenath était initiée et prêtresse, car les filles des grands-prêtres l'étaient et devaient professer les rites de leurs pères, par là ses descendants par Manassès et Éphraïm devaient être initiés au culte d'Héliopolis ou du soleil.

Quoique nombre de mythologistes prétendent qu'Isis, Osiris, Orus, Uranus, Jupiter, les dieux et demi-dieux égyptiens, grecs et orientaux, ont été des princes et des héros bienfaisants, dont la reconnaissance des hommes avait fait l'apothéose, et qu'ils parlent des lieux qui les virent naître, ainsi que des témoins de leurs exploits, d'autres traitent toutes les histoires des divinités de ce pauvre monde de chimères, et soutiennent que ces prétendus personnages n'ont jamais existé, et que leurs noms et leurs attributs ne sont que des symboles. Quoi qu'il en soit, nous devons à ces divinités l'opinion ou la cause des mystères anciens et nouveaux.

Les mystères de l'initiation et du dogme d'un dieu rémunérateur et vengeur dans la vie à venir, qui se trouve dans la descente d'Énée aux enfers, et qu'on lit dans Virgile, ont été très bien traités par le savant auteur du poème *la Franc-Maçonnerie*, qui en fait une très juste application à l'initiation maçonn.·. du jour.

Nos pères, persuadés qu'une religion était avant tout nécessaire pour réunir les hommes en société et perfectionner la civilisation, établirent le dogme du G.·. A.·.

et d'une vie à venir. Mais cette idée, ce dogme était un mystère; or, comment convaincre des hommes matériels d'une thèse qui était bien loin d'être positive ? Et d'ailleurs, ces instituteurs, n'étant point imposteurs, auraient-ils osé dire aux Égyptiens ou aux Grecs qu'une inspiration divine leur annonçait ces dogmes ? Comment devaient-ils instruire ces peuples? Ils eurent donc recours à une initiation, au moyen de laquelle ces premiers hiérophantes ou maîtres de morale et de civilisation tâchèrent d'expliquer et de démontrer leur système à leurs néophytes.

Si nous examinons Homère, c'était par une persuasion intime que les initiants voulaient faire passer ces idées dans l'âme de l'initié. Ainsi l'initiation était une espèce de révélation dramatique. Ce poète nous dit que les néophytes y étaient préparés par un noviciat, par des purifications, des ablutions, des abstinences et des sacrifices sanglants; ce qui, en les affaiblissant, leur donnait une sensibilité extraordinaire : ajoutez encore à cela que leurs assemblées religieuses se tenaient toujours dans ou près d'un bois sacré, et que le plus souvent dans ces lieux se trouvaient leurs tombeaux.

Les chrétiens des premiers siècles adoptèrent ces usages; ils bâtissaient leurs églises au milieu des solitudes et des tombeaux, et la réception du néophyte se faisait la nuit. Convenons que rien n'était plus propre à fixer l'esprit sur le néant des choses de ce monde, sur la nature, l'existence et la fin de l'homme.

Homère rapporte qu'Ulysse fut initié par Circé. Examinons ce qu'il dit de cette initiation, qui nous donne, sinon une origine des dogmes juifs-chrétiens, du moins des rapprochements très curieux. Ulysse reste un an entier au palais de Circé ; il passe ce temps en aventures mystérieuses, qui s'expliquent par des allégories. D'abord Circé est elle-même fille et grande-prêtresse du soleil; Homère lui prête des leçons d'une morale sublime qu'elle explique à Ulysse; elle le sollicite à l'initiation, l'engage à aller aux enfers, séjour des morts, pour lesquels elle lui inspire la plus haute vénération. Ulysse s'embarque donc avec ses compagnons pour aller aux enfers, lieu où se jugent les morts, et que les auteurs anciens placent dans des antres où les mystères se célébraient et où avait lieu l'apparition des morts.

Comme tout se lie dans ce bas monde ! Dans tous les pays et dans tous les rites, la clôture des banquets maç.·., après l'initiation, se fait par l'allégorie du lien maç.·. et par une invocation générale pour le bonheur des voyageurs Maç.·. qui font la grande traversée; c'est Caron qui doit les passer. Cette allégorie est prise des Grecs : les voyages précédaient la communication des doctrines secrètes; ainsi c'était au premier grade préparatoire qu'on devait rappeler cette allégorie. Les Maçons savants pourront là-dessus faire des recherches très utiles.

Ulysse se prépare à son initiation; ce guerrier devient dévot; il fait des sacrifices, d'après les avis reçus de Circé; il s'adresse même à des reliques, fait de ferventes prières devant des têtes de mort, et c'est alors qu'il voit des ombres qui lui semblent sortir du sein de la terre , entre autres celles de ses amis et de ses parents. Trois fois il veut embrasser l'âme de sa mère, et trois fois elle échappe de ses mains *comme une ombre.* (*Odyssée*, liv. X.) Il est démontré par ce poème que l'usage de l'évocation des morts existait avant qu'Endor évoquât l'ombre de Samuel.

Mais ni Circé, ni les grands-prêtres égyptiens, ni les Juifs, ni les prêtres d'Éleusis, n'étaient sorciers; et, si nous rapprochons toutes les circonstances des apprêts de l'initiation, si l'on considère que les mystères se célébraient la nuit, après que l'initié

était fatigué par les épreuves; qu'alors la fantasmagorie lui faisait apparaître des figures, tout le prestige tombera. Les hiérophantes se servaient de ce spectacle innocent et religieux qui frappe les sens pour inculquer au néophyte les dogmes de l'immortalité de l'âme, d'une récompense et d'une punition après la mort.

C'est aux spectacles des apparitions des morts et des juges infernaux qui les jugeaient dignes d'entrer dans les Élysées ou d'en être expulsés, que l'on doit l'origine des spectacles des vivants, et ainsi c'est à la religion que l'homme doit les institutions qui tendent à adoucir les mœurs et à soulager les peines de la vie.

Les instituteurs de ces mystères étaient persuadés que les idées d'un Dieu rémunérateur et vengeur se trouvent dans le sens intime de tout mortel, et que ces mêmes idées étaient, pour ainsi dire, la base du bon ordre social; mais ils crurent en même temps qu'il fallait les réveiller par des représentations sensibles, et rendre pour ainsi dire l'initié témoin oculaire de la punition de Sisyphe et de Tantale, comme du bonheur réservé aux justes et aux héros, représentations qui excitaient dans le cœur de l'initié la résolution de vivre en honnête homme, afin de pouvoir partager l'honneur et la félicité des bienheureux par la pratique de la justice et le respect de la Divinité.

Pour obtenir le résultat de l'admission aux mystères, les initiants captivaient les sens du néophyte en l'entourant de prestiges capables d'exciter les plus grands mouvements dans son âme. Voilà pourquoi les mystères devaient être célébrés dans un lieu obscur et retiré, au milieu du silence des tombeaux.

Ulysse descend aux enfers, et mille prodiges accompagnent ce mystère. Le voile se déchire d'un bout à l'autre, et cette allégorie nous apprend que, lorsque l'initié arrivait aux portes de l'enfer, à l'admission de l'initiation, il recevait les doctrines secrètes de la connaissance du Grand Architecte de l'Univers, d'une vie à venir, de ses récompenses et punitions; il n'avait plus rien à savoir après cette consolante révélation; tout était fini, tout était accompli : voilà le grand *consummatum* des Maç.·.

Les conservateurs des dogmes maçonn.·. doivent voir dans toute cette allégorie l'accomplissement du grand œuvre. Mais continuons l'allégorie d'Ulysse. Au même instant qu'il descend aux enfers, les tombeaux s'ouvrent; plusieurs corps qui étaient morts ressuscitent. Ce paragraphe indique que le néophyte, par l'admission à l'initiation maç.·., avait obtenu sa résurrection, c'est-à-dire qu'il passait à une nouvelle vie, allégorie qui est continuellement mise en usage dans les initiations.

Mais voici une dernière analogie sur ce thème en Perse et ailleurs. Il y a près de vingt siècles, la mythologie avait perdu de son application aux mystères; le culte matériel du soleil avait remplacé le culte figuré, et était suivi par le peuple ignorant. Si nous lisons l'évangile de Luc, qui semble plus instruit que les trois autres sur les événements qui précédèrent la mort du Christ, il dit qu'à six heures il se fit dans tous les pays des ténèbres jusqu'à neuf, et que le soleil fut obscurci. Ici, l'application est facile à faire; cela signifie que, si le culte du soleil fut en vogue, il venait d'être obscurci par le dogme du G.·. A.·. D.·. L.·. U.·., dont le soleil n'est que l'emblème. Remarquons que c'est ce même évangéliste, et le seul, qui donne l'allégorie du dogme des récompenses et des peines après la mort, en parlant des deux larrons, qui deviennent le symbole de l'état heureux ou malheureux après la mort.

Que de rapports, que de ressemblances dans les initiations et mystères de l'antiquité! Ce qui nous fait conclure que quand même on voudrait dire que ces mystères n'étaient que des fictions et de pieux romans, on conviendra néanmoins qu'ils furent

et sont d'utiles leçons de vertu et de morale; utiles à l'humanité parce qu'elles détruisent la doctrine du matérialisme, qui est désespérante pour l'homme et subversive de tout ordre social; si, dès l'enfance du monde, il y eut des athées, il y eut aussi des hommes justes et religieux, qui ont senti la nécessité d'une intelligence suprême et d'une justice éternelle.

Ces idées formèrent la religion et les mystères de nos pères du temps d'Homère; elles furent suivies par les premiers sages, par tous les hommes de bien, par les philosophes, et par les Maçons anciens et modernes.

Les religions ont eu leurs abus, elles eurent leur réforme : il n'est pas question ici d'attaquer la Maçonn.·. dans ses principes; nous avons démontré qu'il n'en est point de meilleurs, qu'il s'agit de les bien observer. Ce sont les pratiques et les cérémonies qui ont varié; le temps, la négligence, l'avarice, les ont dénaturées et avilies; nous devrions les rendre à leur ancienne dignité : les initiations sont prodiguées; il faut restituer à la Maçonn.·. cette ferveur, ce feu céleste qu'elle perd tous les jours par la multiplicité des initiations, rites et grades qui varient à ne pas s'y connaître dans les deux hémisphères.

L'auteur de l'*Acta Latomorum* nous donne :

18 différents grades d'Ap.·.
19 de Com.·.
64 de Maît.·.
36 d'El.·.
68 d'Écoss.·.
11 de R.·. +.·.
27 de Philosophes.
 6 de Kadosck.
—— Huit seuls grades fournissent
249 cahiers différents qui, pour la plus grande partie, sont inconnus aux Maçons les plus studieux. Remarquons que cet ouvrage fut imprimé en 1815, et nous pourrions ajouter à cette nomenclature bien des grades nouveaux, qu'on a vu paraître depuis sous ces mêmes noms.

L'opinion la plus générale des Frères les plus éclairés sur toutes ces productions, c'est que les trois premiers grades d'Apprenti, Compagnon et Maître sont universels, parce qu'ils se rapportent aux mystères égyptiens.

La Maçonn.·. admettant les hommes de tout pays et de toute religion, vous ne ferez jamais de questions qui puissent blesser les croyances ni du néophyte ni de l'auditoire.

Il faut que le récip.·. emporte toujours la plus haute opinion du Vén.·. qui l'aura reçu, et de la Maçonn.·. en général, c'est le seul moyen d'honorer et de faire aimer l'institution.

Épreuves.

Vous ferez peu d'épreuves physiques, elles ont trop d'inconvénients; le premier est de nuire à la gravité des réceptions; le second, de ne point faire connaître le mérite du récipiendaire.

Ces épreuves étaient bonnes dans les temps de la barbarie et de la superstition, aujourd'hui elles ne seraient que des jeux de théâtre.

Mais vous vous en tiendrez autant que vous pourrez aux *épreuves morales*.

Ces épreuves seront prises dans les trois question du *Testament*, qui, comme vous le savez, se divisent en trois ordres.

Dieu, *soi*, et *les autres*.

Ier Ordre.

La première question est entièrement métaphysique ; il sera convenable de suivre dans les demandes la règle suivante :

Subdivisions dans la première question :

Sur le G.·. A.·. D.·. L.·. U.·. — Sur l'âme.

Sur les Dieux. — Sur les Démons. — Sur la Création.

Sur les récompenses. — Sur les peines éternelles.

Ces thèses métaphysiques furent-elles et sont-elles encore enseignées aux peuples de la même manière ? Ou y a-t-il eu une différence d'après leur civilisation, leur climat et leur gouvernement?.....

L'homme a-t-il le droit d'examiner si ce qu'on lui enseigne ressemble à ce qu'on enseigne ailleurs, et si ce qu'on enseigne aujourd'hui l'était aussi jadis?

L'exercice de ce droit mène-t-il à la science et à la vérité ?

La comparaison des choses donne-t-elle le résultat de juger quelles sont les meilleures?.....

IIe Ordre.

La seconde question est relative à la science de soi-même, elle sera posée ainsi :

Qu'est-ce que l'homme se doit à lui-même? — Doit-il se connaître, s'estimer, s'honorer, se conserver, se garantir du mensonge, se faire aimer et chercher la vérité ?

IIIe Ordre.

La troisième question précèdera le troisième voyage; elle est relative à la conduite envers les autres :

Que doit-on à ses semblables?

Doit-on ne point faire ce qu'on ne voudrait pas qu'il fût fait à soi-même?

Doit-on ses lumières, ses talents, de l'amitié, de la fraternité, de l'humanité, de la compassion, de la miséricorde, du pardon, etc.?

Voilà la base de l'examen qui doit précéder les trois voyages; l'application doit toujours être appropriée à la capacité du récip.·.

D'après ces antécédents, il est facile de conclure qu'un homme sans instruction, sans capacité et sans bonnes qualités ne sera point reçu Maçon.

Les susdites épreuves morales seront toujours terminées par celles de l'eau, du vent et du feu, et accompagnées d'explications courtes et lumineuses, qui démontrent qu'on ne fait rien dans la Maçonn.·. qui ne soit conforme aux cérémonies de tous les peuples anciens et modernes.

Conditions à remplir avant d'être présenté aux épreuves des trois grades symboliques.

1. Aucun ne pourra être présenté s'il n'est pas d'un état libre, et s'il n'a pas reçu une éducation honnête.

Le parrain le conduira d'avance chez le Vén.·. ou chez le premier Surv.·., qui lui demanderont s'il veut remplir les conditions suivantes :

CONDITIONS DU 1er GRADE, APP.·..

1. Le néophyte devra s'être retiré dans un lieu entièrement solitaire pour y réfléchir, au moins une heure ou deux sur sa démarche, afin de bien examiner les motifs de sa résolution, et de peser tranquillement les avantages ou les inconvénients dont elle peut être suivie.

2. Il donnera à un pauvre de quoi vivre pendant un jour.

3. La veille de son examen il prendra un bain, si sa santé le lui permet.

4. Le jour de réception, il mettra du linge blanc.

CONDITIONS DU 2e GRADE, COMP.·..

1. Avant d'être admis, il doit avoir affirmé devant le Vén.·., qu'il s'est retiré dans un lieu solitaire pour méditer sur la vie humaine et qu'il croit s'être fortifié dans l'amour de la science et de la vertu par la lecture des philosophes anciens, qu'il nommera.

2. Qu'il aura donné à deux pauvres de quoi vivre pendant un jour.

L'expert, avant de le présenter en Loge, déclare :

« Vén.·., premier et second Surv.·., et vous, mes Frères,

» Le néoph.·., qui va se présenter, a rempli les conditions qui lui étaient imposées.

» Il s'est retiré dans un lieu solitaire pour méditer sur la vie humaine.

» Les auteurs qu'il a lus sont. . . . .

» Il est pénétré des sages leçons de ces grands philosophes.

» Il a reconnu le prix de la science et de la vertu.

» Il a donné à deux infortunés de quoi vivre pendant un jour. »

CONDITIONS DU 3e GRADE, MAIT.·..

1. Nul ne sera admis à ce grade, s'il n'a promis au Vén.·. de se retirer dans un lieu solitaire pendant une heure ou deux, pour y passer en revue sa vie, ses actions, ses pensées ; il devra mettre par écrit le résultat de ces examens qu'il conservera après chez lui.

2. Il doit avoir pris ou promis de prendre quelques connaissances de l'histoire générale des peuples tant anciens que modernes, afin de se former une idée de leurs lois, de leurs mœurs, de leur religion.

3. Il doit avoir lu les principaux livres sacrés, afin de n'être pas étranger aux connaissances que tout Maçon doit posséder, et prouver par là que la Maçonn.·. n'est autre chose que l'amour éclairé de la science et de la vertu.

4. Il doit mettre par écrit le résultat sommaire de cette étude pour le conserver chez lui.

5. Il doit nommer les auteurs qu'il aura lus, sans qu'il soit interrogé sur ce qu'ils contiennent.

6. Il aura pardonné les offenses qui lui auront été faites, et banni de son cœur toute haine contre qui que ce soit.

7. Il aura donné à trois pauvres de quoi vivre pendant un jour.

L'expert, avant de présenter le néophyte, fera la déclaration ci-dessus.

Le Vén.·. M.·. dit à la Loge : « Puisque le néophyte apporte un cœur ami de la » science et de la vertu, et qu'il a rempli les conditions qui lui étaient imposées, je » demande que le temple lui soit ouvert ; levez-vous en signe d'adhésion. »

Les F.·. F.·., s'ils approuvent, se lèvent.

Le Vén.·. Maît.·.. « Il suffit, asseyez-vous, mes F.·. F.·.. »

Le Vén.·. : « Expert, dites au néophyte qu'il est admis aux travaux. »

Toutes ces choses seront faites comme elles sont commandées et non autrement.

Comme ce sont les Maçons qui pourvoient eux-mêmes à l'entretien de leurs temples et aux frais de leurs cérémonies, vous établirez, ainsi que cela se pratique en Europe, des moyens de fournir à ces dépenses.

Le prix des grades, qui doit être très modique, sera fixé par des *conseils d'administration*, et pourra être diminué, suivant qu'ils le jugeront à propos, à raison du peu de fortune du récipiendaire.

Cherchez l'honnêteté, le talent solide, courageux et modeste.

Dans bien des Loges où l'on conserve le livre des institutions dans les tenues, le Maît.·. des cérémonies le montre à l'assemblée qui le salue trois fois, et le porte au Vén.·., qui, après une savante instruction, en donne lecture. Le Vén.·. dit en ouvrant le livre :

Mes frères, voici ce que dit le livre que nous ont laissé nos ancêtres :

« Dieu et la Vertu.

» Maçons, honorez Dieu comme l'auteur de tout le bien, et la Vertu comme destinée à conserver le bien que Dieu a fait.

» Dieu nous a donné la raison pour nous distinguer des vils animaux, pour nous apprendre à distinguer le bien du mal, le vrai du faux.

» Cultivez votre raison, comme le moyen le plus sûr de plaire à la Divinité, et d'être utile à vos semblables.

» Cultivez la science, comme le plus sûr moyen de rendre la raison profitable, d'établir l'amour de l'humanité, et de vous sauver par conséquent des ravages de l'erreur et du mensonge.

» Maçons, fuyez l'erreur et le mensonge, parce qu'ils sont les sources des plus grands maux qui puissent affliger les hommes ; propagez la science et la lumière.

» Vous n'exigerez d'autres conditions, pour être admis parmi nous, que la probité et le savoir.

» Vous admettrez tout homme honnête et instruit, quels que soient sa croyance, son pays et ses lois.

» Les profanes maudissent ceux qui ne sont point de leur croyance ; ne maudissez jamais personne.

» Chaque peuple adore Dieu suivant les formes et les cérémonies qui lui ont été enseignées ; ne troublez jamais aucun peuple ni aucun homme dans le culte qu'il rend à son Dieu.

» Dieu est la vérité, n'enseignez donc que la vérité. »

Tels sont, mes F.·. F.·., les préceptes que nous avons reçus de nos anciens et Vénérables Maîtres ; ils leur avaient été dictés par l'esprit de sagesse et de vérité ; ils sont les seuls qui puissent faire le bonheur des hommes.

P.

MÉLANGES.

— Les mystères dont on enveloppe ses desseins marquent quelquefois plus de faiblesse que l'indiscrétion, et souvent nous fait plus de tort.

— Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

— Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

— Dans quelques rites, à la réception d'un F.·. à la maîtrise, on le fait passer au-dessous de l'inscription *Memento mori ;* les anciens cénobites, lorsqu'ils se rencontraient dans leur solitude, se saluaient par cette sentence, faisant allusion au système de destruction, de régénération et de résurrection des êtres.

— Le mot *schiboleth* était la parole donnée par Jephté à ses soldats fidèles pour reconnaître, au passage du Jourdain, les rebelles, qui étaient des Juifs de la tribu d'Éphraïm.

Dans quelques rites, on trouve dans le grade de maître le mot *moabon*, qu'on doit écrire *mohabon*, père des Moabites, fils de *Loth* et de sa fille aînée. Dans le même grade, la parole Gabaon, qui est l'allégorie d'un maç.·., est la commémoration d'une ville prise par Josué, dont les habitants, reconciliés avec les Juifs, adoptèrent la religion mosaïque, et, par ce fait, furent mis au rang des lévites; sans cette condition, ils n'auraient pas pu garder le tabernacle des Israélites, comme ils le firent jusqu'au temps de Salomon.

Dans le même grade, se trouve le mot *ghiblim*, qui signifie en hébreu *terme,* et que, dans la maç.·. symbolique, où ce mot est adopté, ce degré est fixé comme le dernier.

— Les gymnosophistes de l'Inde étaient divisés en deux classes, les Brahmanes et les Germanes, Sermanes, Samanéens ou Hylobiens; leur nom générique leur a été donné par les Grecs. Errants dans les bois et les campagnes, ils passaient les jours à méditer et à observer la nature, couchés au pied de l'arbre dont les fruits leur servaient de nourriture ; ils s'occupaient à suivre le cours des astres. Il est certain qu'ils avaient poussé très loin l'astronomie, science cultivée aux Indes de temps immémorial ; leur culte était simple et purgé de toute espèce de superstition ; ils adoraient un dieu éternel, créateur du monde; croyant à l'immortalité de l'âme, ils regardaient la vie comme un moment d'exil.

— Si l'homme ne peut être vertueux sans souffrir, c'est que la vertu n'est point sa destinée; la destinée de l'homme, c'est le bonheur.

— L'erreur et la souffrance sont les deux sentiers par lesquels doit passer l'homme pour arriver à la vérité et au bonheur.

— La parole est l'image de la pensée, et la pensée est une, simple, synthétique. Un style est donc un portrait de pensées d'autant plus fidèle et parfait qu'il est plus serré, plus concis, plus sententieux.

— La mort n'est point l'anéantissement, c'est une évolution, un agrandissement de la vie.

— Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour aimer la sincé-

rité lorsqu'elle blesse, et pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité et pour la dire.

— Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses et de la passion pour les petites.

— Mortel, sais-tu ce que vaut un instant de ces plaisirs frivoles que tu cherches à glaner sur la terre ? Cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort..... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense ; la mort est à sa porte, elle épie dans l'ombre l'instant de la surprendre, et dès qu'une fois son bras invisible l'aura saisie, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son capfif, la chaîne de l'inexorable Éternité l'éteindra.....

Grossissons donc le trésor de nos vertus tandis qu'il en est temps encore.....

— L'homme désire tout connaître et tout posséder. Nos aspirations incessantes vers un bonheur infini nous disent donc notre destinée ; mais comment l'homme pourrait-il tout connaître, tout posséder ; comment pourrait-il jouir d'un bonheur divin, s'il ne devait pas un jour s'universaliser, se fusionner avec le grand tout, et devenir lui-même un dieu ?

— *Le Bonheur.* — Le bonheur sur la terre est un mot d'orgueil, où est la chose ?... Nous croyons la saisir et nous n'embrassons qu'une ombre.

— La félicité humaine est un objet de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir.

— *Les Druides.* — Les forêts dont ils faisaient leurs temples n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lumières d'une lampe sépulcrale ; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints ni la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes et des trônes grossièrement façonnés ; l'eau du ciel filtrait à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de la faucille d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis ; c'est là que ces terribles Semmothées, le front ceint de feuilles de chêne et de bandeaux étoilés, emblème de l'apothéose, viennent chercher, avec des cérémonies religieuses, le gui sacré, que nos ancêtres appelèrent longtemps le rameau des spectres, l'épouvantail de la mort, et le vainqueur des poisons.

Souvent du milieu de ces forêts lugubres, où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux, ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence.

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables, la nuit fuyait tout à coup, et, sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérestres impurs s'entrelacer, se suspendre aux rameaux éblouissants ; des larves, des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil ; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse.

— La forme primitive du premier habitant du globe a été simple, attachée au sol ou végétale, car l'âme ou la vie, lorsqu'elle s'est éveillée pour la première fois sur la matière, n'était qu'une étincelle, qu'un germe, qu'un principe ayant en lui la faculté d'être tout, mais n'étant presque rien encore ; les diverses espèces se sont constituées à mesure que l'intelligence se développait, les premiers individus de chaque forme ont paru, parce qu'ils étaient les plus avancés de la race précédente dont les organes n'étaient plus en rapport avec l'état perfectionné de leur âme ; ainsi le végétal, lent d'abord dans l'emploi de la pensée et l'usage de la vie, a crû en impulsion, en volonté et en mouvement, pendant un grand nombre de siècles, avant d'arriver à se détacher du sol et à pouvoir changer de place par son propre élan et son intention fortuite.

— La durée du monde fixée par les anciens philosophes de l'Inde est de 4,320,000 ans, dont 3,897,881 étaient déjà écoulés en 1773 de notre ère ; ainsi notre monde n'aurait plus que 422,117 ans à subsister.

Ce n'est qu'une combinaison des révolutions de l'équinoxe, une multiplication des cycles du soleil par ceux de la lune et par l'induction.

La science des brahmanes est admirable, si l'on considère le temps qu'il a fallu à ces Indiens pour parvenir à des connaissances dont les Chinois même n'ont jamais eu l'idée, et qui ont été inconnues à l'Égypte et à la Chaldée qui enseigna l'Égypte.

— Le panthéisme fut la religion de l'antiquité, c'est-à-dire des premiers initiés aux mystères. Ce mot vient de deux mots grecs, dont l'un signifie *tout*, et l'autre *Dieu*, c'est-à-dire *Dieu est tout*.

Saïs était une ville célèbre par ses mystères ; dans le temple était la statue d'Isis, sous le nom de Minerve, avec cette inscription : *Je suis tout ce qui est, qui a été, qui sera, et nul mortel n'a encore pu soulever le voile qui me couvre*. Minerve, dans l'ancienne langue égyptienne, signifie *venue de moi-même ;* enfin *Isis* était le *Jéhovah* de Moïse ; le mot *Jéhovah* est formé de la troisième personne du verbe *havah*, j'existe; celui d'*Isis* est formé par le redoublement de la racine *iss*, il est ; ils expriment donc l'un et l'autre la source de l'être par essence.

Les initiés regardaient le mot *Isis* comme une parole sacrée, incommunicable ; le triangle, qu'on appelle le *dieu des géomètres*, était l'emblème d'Isis et se voyait tracé sur la table isiaque.

Le but des mystères était de perfectionner l'homme par des pratiques morales, et la doctrine reposait sur les éléments de la raison et de la sagesse, enfin ils renferment le dépôt de toutes les vérités utiles aux hommes.

— Les travaux maç.·. sont entièrement consacrés à la plus grande gloire du subl.·. Arch.·. des mondes; toutes les vertus humaines sont agréables à Dieu ; c'est donc le servir et le glorifier que d'enseigner, développer et pratiquer celles qu'il a mises en nous. Le but constant de nos efforts doit être le bonheur de l'humanité, car ce n'est pas à nous tous maç.·. que doivent appartenir seulement les bienfaits de notre morale, mais à tous les fils de Dieu, à tous les hommes, nos FF.·.; c'est à nous de les appeler, de les convier au bien par nos paroles et nos exemples.

Quel est notre principal devoir?

Notre principal devoir est d'attaquer et de détruire, par toute la puissance qui nous sera donnée, l'ignorance, la misère, la dépravation parmi les hommes, et d'amener ainsi le règne de Dieu sur la terre.

L'homme est né bon ; son cœur est doué de qualités utiles à lui et à ses semblables ; mais ces qualités ont besoin d'être dirigées par l'intelligence pour produire d'heureux résultats. L'ignorance est donc un premier mal que les vrais maç.·. doivent tendre à diminuer et à détruire. La misère naît le plus souvent de l'ignorance. Attaquer l'une, c'est donc soulager l'autre.

La dépravation aussi s'engendre par l'ignorance ou l'oubli des lois morales. Enseignons-les donc aux uns, et rappelons-en sans cesse la pratique aux autres.

Nos moyens de réalisation sont dans la recherche des grands principes qui dirigent l'homme sur cette vaste échelle où le Très-Haut l'a placé ; les F.·. maç.·. prennent l'engagement de vouer une grande partie de leur existence et de leur activité à l'étude de l'homme et des choses qui l'environnent. Cette étude doit être poursuivie avec zèle par tout F.·. qui comprend sa mission.

Nous croyons que dans l'antique et sainte maçonnerie se trouve le dépôt de toutes les vérités utiles aux hommes.

Les maç.·. se destinent donc au perfectionnement du mode d'enseignement de la doctrine maç.·. mise en harmonie avec les progrès de la science et les besoins de l'humanité.

M. DE N.

DISCOURS POUR L'INSTALLATION D'UNE LOGE MAÇONNIQUE.

Le jour solennel qui devait couronner nos espérances et ouvrir à nos travaux une route plus large est enfin arrivé ; pour prix de notre dévoûment, de notre constance, et, je puis le dire aussi, de notre zèle à la construction de ce temple élevé à la vertu et à la science, la puissance de l'ordre vient de déléguer à notre fondateur et cher Vén.·. le soin d'installer cette S.·. L.·., de nous proclamer maçons réguliers.

Qu'il est beau ce jour qui nous fait naître à une nouvelle vie, et qui, suivant une expression pittoresque que j'emprunte à un de vous, nous fait dépouiller le vieil homme !

Qu'il est beau ce jour où nous recevons le baptême de la sagesse, où toute une vie profane est purifiée !

Oublions-la, mes FF.·., cette vie profane, vie de ténèbres et d'erreurs, vie agitée par tant de passions, semée de tant de maux : oublions-la, ou plutôt ne nous en souvenons que pour remercier Dieu de nous avoir élus.

Une autre carrière s'ouvre devant nous : prions le grand Architecte de l'Univers de nous aider à la parcourir dignement.

En recevant la lumière, de nouveaux devoirs nous ont été imposés. De même qu'il ne suffit pas, pour être chrétien, d'assister aux cérémonies religieuses ; pour être bon Maçon, il ne suffit pas d'assister à des cérémonies maçonniques ; il faut surtout pratiquer les vertus que la Maçonnerie enseigne.

Rendre hommage au Créateur du monde est notre premier devoir. Ceux qui suivent sont également sacrés. La Société les recommande ; mais la Franc-Maçonnerie en fait jurer l'obligation à ses membres. Je vous les rappellerai brièvement, ces devoirs, mes FF.·., car je suis convaincu que vous êtes, comme moi, enflammés du désir de les suivre.

Aimer nos FF.·., les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs afflictions, cacher leurs défauts, et, par des conseils fraternels, les ramener dans le sentier de la vertu, s'ils s'en écartaient, voilà ces devoirs : ils sont faciles à remplir et portent avec eux leur récompense.

Mes FF.·., dans ce siècle il ne doit exister qu'une seule aristocratie, celle de la vertu et du talent. Ainsi, le vrai Maçon doit se distinguer des profanes en s'efforçant d'être plus qu'eux, citoyen généreux, fils pieux, tendre époux, père éclairé, bon ami, savant modeste. C'est ainsi que se conservera cette précieuse institution de la Maçonnerie, parvenue jusqu'à nous à travers les siècles, au milieu des persécutions; également en butte au fanatisme, à l'irréligion ; à travers les révolutions de tous genres qui ont affligé l'humanité, elle a vu s'écrouler, tomber à ses pieds les monuments gigantesques de l'orgueil. Rois et peuples, palais et chaumières, ont subi l'injure du temps. Seule, la Franc-Maçonnerie est restée debout, aussi pure, aussi sublime qu'à sa naissance.

Oh ! tu ne mourras pas, fille de Jéhovah ! La couronne de l'immortalité repose sur ton front... Tu vivras pour fermer la paupière au dernier des humains, et témoigner devant ton père en faveur des fils d'Adam. M. DE N.

MAXIMES ET PENSÉES.

.·. Tu supportes des injustices, console-toi, le vrai malheur est d'en faire.

.·. Ces trois axiomes : 1° quelque chose est ; 2° rien ne saurait produire quelque chose ; 3° quelque chose ne saurait produire le rien, conduisent à cette quatrième proposition et la prouvent : quelque chose est éternel.

.·. Quelle société que la nôtre ! où chacun est intéressé à la ruine et au malheur de ses FF.·., et cela s'appelle une société civilisée ! Décidément j'ai bien envie de me faire sauvage.

.·. La médisance est une petitesse dans l'esprit ou une noirceur dans le cœur ; elle doit toujours naissance à la jalousie, à l'envie, à l'avarice ou à quelque autre passion ; elle est la preuve de l'ignorance et de la malice : médire sans dessein, c'est bêtise ; médire avec réflexion, c'est noirceur. Que le médisant choisisse, qu'il opte : il est insensé ou méchant.

.·. Le caractère du railleur est dangereux, quoique cet esprit fasse rire ceux qu'il ne mord pas ; il ne procure néanmoins aucune estime.

.·. Un homme ne devrait jamais avoir honte d'avouer ses torts ; car faire de pareils aveux, c'est dire seulement qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier.

.·. Les conseils donnés avec dureté ne font point d'effet ; ils sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume.

.·. Ne dites point au malheureux : Allez et revenez, je vous donnerai demain, lorsque vous pouvez le faire sur l'heure ; songez aux souffrances d'un long jour d'attente et aux désastres qui peuvent en résulter.

.·. Il faut aimer un ami pour le bonheur d'aimer et non pour le profit qu'on en peut attendre.

⁂ L'homme le plus parfait est celui qui est le plus utile à ses frères.

⁂ L'homme sans conscience réussit parfois dans le mal; mais arrive un jour où ses fautes tournent à sa ruine.

⁂ Que signifient les désirs et les espérances de temps meilleur? Nous le rendons meilleur si nous savons agir, le travail n'a pas besoin de souhaits; celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim.

⁂ La flatterie est un abîme creusé par le vice pour y faire tomber la vertu.

⁂ Si le repentir sincère ne rend point l'innocence, il faut pardonner les fautes les plus graves.

⁂ La conscience est le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme; elle nous instruit des vices que nous devons éviter, des vertus qu'il nous faut pratiquer, c'est un juge continuel et sévère aux arrêts de qui nul mortel ne saurait se dérober.

⁂ Une femme dont la bouche sourit au pauvre, dont la main blanche distribue sans hauteur l'aumône, rayonne d'une sublime beauté.

⁂ Réjouis-toi dans la justice, courrouce-toi contre l'iniquité, souffre sans te plaindre.

⁂ Qu'est-ce que le spiritualisme?

Le spiritualisme, c'est l'esprit luttant contre la matière, l'âme soumettant le corps à sa puissance, c'est le principe du devoûment, le désir de l'immortalité, l'amour de la gloire par la vertu, la science; dans ces derniers temps on l'a appelé *progrès social;* il est seul conservateur de la société, seul générateur des nobles pensées, parce qu'en lui seul se trouve l'*Eros* intellectuel, l'archétype du beau, parce que, dégageant l'homme des liens terrestres qui le tiennent captif, il le rend plus semblable à l'être des êtres par excellence.

⁂ Qu'est-ce que le matérialisme?

Le matérialisme est l'assujettissement de l'esprit à la matière, la victoire des sens sur la pensée, la négation de l'immortalité, et par suite l'exaltation du *moi humain,* en d'autres termes la consécration de l'égoïsme.

⁂ Savoir et sentir, voilà toute l'éducation.

⁂ Le temps use l'erreur et polit la vérité.

⁂ L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

M. DE N.

DE LA MAÇONNERIE

COMME PERFECTIONNEMENT DE LA VIE CIVILE.

La Franc-Maçonn∴ est une institution toute de charité et d'amour. Parmi les vertus qu'elle enseigne, on doit placer au premier rang l'abnégation de soi-même et le dévoûment au bien-être général.

Cet Ordre subl∴, qui remonte à une haute antiquité, a été le réceptacle des hommes les plus illustres de chaque siècle depuis sa création.

Ses dogmes, qui reposent sur les plus sacrés principes de fraternité, ont excité l'admiration des hommes de tous les âges; et les vérités qu'ils renferment sont telle-

ment évidentes, qu'ils sont parvenus jusqu'à nous sans aucune modification, en traversant les différentes phases de la civilisation des peuples.

Les vrais maç.·. de toutes les époques n'ont eu qu'un seul but, n'ont travaillé qu'à l'accomplissement d'une seule mission, de celle que s'étaient proposée les illustres fondateurs de cet ordre vénéré.

Ce but, cette mission, c'est l'étude de la sagesse, qui sert à discerner la vérité, c'est l'œuvre bienfaisante du développement de la raison et de l'intelligence, c'est la culture des qualités du cœur humain et la répression de ses vices.

De tout temps, les maç.·. se sont distingués par l'étendue de leur tolérance. Ils ont admis et admettent sans distinction, dans leurs loges, tous les hommes dont l'âme est élevée, les mœurs douces et la probité reconnue, quelles que soient d'ailleurs leurs croyances religieuses.

Dans l'enceinte des temples on ne trouve ni catholiques, ni protestants, ni israélites, ni musulmans, il n'y a que des FF.·. travaillant en commun, s'éclairant mutuellement pour arriver à une plus haute perfection morale.

Le grand Architecte des mondes, l'Être divin qui reçoit les vœux des initiés, n'entend que des paroles de paix et de concorde, les cœurs ne s'élèvent à lui que pour le prier de resserrer les liens de la fraternité.

La maç.·. a pour règle de rester témoin neutre et impassible de toutes dissensions politiques ; jamais elle n'arma le plébéien contre le patricien.

Adore ton Dieu, chéris ta patrie, sois l'appui du faible, le consolateur des malheureux, sois indulgent pour tes semblables et sévère pour toi-même.

Fils, respecte et honore ton père, aime tendrement celle qui t'a porté dans son sein.

Père, fais de tes fils des citoyens honorables ; que leur prière enfantine monte à l'Être suprême pour l'inviter à adoucir les souffrances qu'endure l'humanité ; fais que plus tard le pays puisse compter sur leur bras.

Tels sont les premiers devoirs qu'on cherche à graver dans le cœur des néophytes.

GRAND LIVRE D'OR.

Homère fut initié aux mystères de l'antiquité ; l'excellence de ses poèmes n'a pas besoin d'être démontrée ; les anciens eux-mêmes regardaient ses deux épopées comme la production la plus rare et la plus précieuse de l'esprit humain.

Eschyle, initié aux mystères d'Éleusis, avait composé quatre-vingts tragédies.

Sophocle avait composé soixante-dix tragédies lorsqu'il fut initié aux mystères ; toutes ces pièces sont considérées comme les chefs-d'œuvre de la scène grecque, et peuvent être offertes de bonne heure à l'étude des élèves.

Euripide, poète grec, initié aux mystères maçonniques.

Aristophane, initié aux mystères maçonniques, auteur de plusieurs comédies très intéressantes pour l'étude de l'antiquité ; elles sont riches de verve, de fantaisie comique, et brillantes de poésie dans les chœurs et dans quelques morceaux soutenus.

Anacréon, auteur de quelques odes gracieuses, aisées à comprendre et à traduire, fut initié aux mystères de l'antiquité.

Théocrite, poète, auteur d'idylles écrites dans le dialecte dorique ; elles offrent un sujet d'étude attrayant et sans difficulté ; il fut initié aux derniers degrés de la maçonnerie.

Thucydide, auteur célèbre de la Grèce ; son *Histoire de la guerre du Péloponèse* passait dans l'antiquité pour le chef-d'œuvre de la prose antique ; il fut initié aux mystères d'Éleusis.

Eschine, grand orateur d'Athènes ; son discours contre Ctésiphon est uni à toute abondance oratoire ; c'est une langue ferme, énergique, serrée comme le raisonnement, mais lucide et exacte, qui pénètre aisément un esprit attentif ; il se fit initier aux mytères d'Éleusis.

Isocrate était un maître d'éloquence ; ses écrits ne sont que des exercices de rhétorique ; mais l'art y est admirable ; la noblesse, l'harmonie du style surtout en font de véritables chefs-d'œuvre ; il fut initié aux mystères de l'antiquité.

Ovide était le plus fécond et le plus facile des poètes latins ; son style conserve la pureté et l'élégance qui caractérisent tous les écrivains du siècle d'Auguste ; initié à la maçonnerie, il pénétra par la puissance de son génie jusqu'à la connaissance des derniers mystères de cet ordre.

Virgile, poète célèbre : son *Enéide* offre le point de perfection de la poésie latine et l'objet le plus important des études depuis les basses classes jusqu'aux plus élevées. Virgile, dont le génie brille de tant d'éclat, fut initié aux mystères de l'antiquité.

Cicéron. Nous n'avons besoin que de nommer le plus grand écrivain de l'ancienne Rome, et dire qu'il fut initié aux mystères maçonniques.

Tite-Live, auteur romain ; son histoire est un chef-d'œuvre : l'intérêt du récit, l'éloquence des discours qui y sont mêlés, la pureté et l'éclat du style, font de cet ouvrage un des plus beaux monuments de l'antiquité ; il se fit initier aux mystères maçonniques.

M. DE N.

DISCOURS D'INSTRUCTION.

T.·. C.·. FF.·.,

Depuis l'instant flatteur auquel vos suffrages m'ont appelé à la place brillante que j'occupe, et pour laquelle le zèle et l'envie d'être utile à mes frères sont au vrai le seul mérite dont je puisse me prévaloir ; rassuré par votre indulgence, j'ai plusieurs fois essayé de peindre notre ordre, nos liens et la noblesse de nos travaux, avec les couleurs vives et simples qui seules ont droit de présenter la vérité, et de fournir les teintes précieuses qui la conservent et la consacrent. Cet utile tableau, destiné également à frapper le cœur et l'esprit, aura sans doute fait sur les vôtres, mes chers frères, l'impression qu'il mérite : permettez-moi de vous le présenter encore sans changer les situations, mais en y ajoutant quelques traits essentiels qui ont pu m'échapper, et dont le développement dépend de l'explication exacte des figures tracées au carré de la loge ; cet objet me paraît digne de remplir le but qui nous rassemble en ce jour ; il s'agit de notre instruction particulière : la science de nos mots, de nos usages serait froide et vide, si nous négligions d'y joindre la parfaite intelligence des

emblèmes, des symboles que nos crayons expriment. L'habile artiste qui dresse aux portes de Memphis ce fameux obélisque chargé de signes hiéroglyphiques et mystérieux, veut moins étonner les citoyens qui l'admirent, que leur enseigner par d'ingénieuses allégories que le temps ne doit point effacer les vertus, le patrimoine et les vérités de principe qui sont la base du bon gouvernement, de la conduite raisonnée et du bonheur solide.

L'ordre, pour premier objet, présente à nos yeux l'image informe d'un édifice fameux, et dont les fastes historiques ont perpétué le souvenir ; son intention n'est pas de nous donner par ce croquis l'idée juste de la perfection de l'ouvrage, de l'habileté des ouvriers, de la magnificence et de la sagesse du monarque qui en jeta les premiers fondements ; mais pour nous faire comprendre que, comme ce temple fut un chef-d'œuvre en son genre, le travail des Maçons ne souffre aucune médiocrité ; qu'ils doivent également butter à la perfection, et qu'ils ont un moyen sûr d'y atteindre, si, ramenant l'idée d'une bâtisse pratique, qui n'est plus de leur ressort, à celle d'une architecture spéculative, qui consiste à élever dans leur cœur un sanctuaire à la vertu, ils s'occupent sérieusement d'en embellir le temple, d'en orner le portique, d'en décorer les contours et les parois, et d'en appuyer la construction sur des colonnes inébranlables, qui dans ce cas ne sont autre chose que la charité, la discrétion et l'amitié, en liant les pierres symboliques de ce chef-d'œuvre du ciment de l'union et de la parfaite harmonie : plus éclairés sur les principes philosophiques que la maçonnerie adopte et contient, peut-être apercevrions-nous des rapports très intimes entre la forme extérieure, la distribution interne du temple de Salomon, et celle indiquée pour le laboratoire de la vraie science, dont l'étude difficile, mais noble et avantageuse, est réservée aux élus de la perfection. Sept degrés conduisent au portique, nombre mystique et respectable ; Force et Beauté soutiennent la face du bâtiment ; et ce n'est qu'après avoir dépassé les premières enceintes, que l'on aperçoit enfin les rayons de l'Étoile flamboyante qui occupe le centre, et qui nous rappelle le feu qui brûlait sans cesse devant le Saint des saints, pour exciter cette piété fervente qui doit toujours animer nos cœurs pour le culte de l'Éternel.

La lettre G, comme initiale du mot géométrie, est un ressouvenir des sciences qui nous conviennent, et du soin avec lequel un Maçon doit fuir l'oisiveté, et s'appliquer sans relâche à des objets utiles. Cette même lettre, comme initiale du nom sacré de l'Être suprême, nous ramène nécessairement à l'hommage qui lui est dû, et n'ayant cette valeur précise que dans le dialecte d'un pays, auquel nous attribuons en Europe l'établissement de nos usages, elle devient pour nous un symbole chronologique, qui préserve d'oublier l'époque de notre origine, dans la patrie du globe que nous habitons.

Les soleil et la lune occupent la partie supérieure du tableau, et le candidat auquel on n'expliquerait la position de ces deux astres que sous l'idée de deux grandes lumières éclairant le monde, comme le maître éclaire la loge, pourrait les trouver déplacés. Nos analogies n'ont pas cette ridicule sécheresse. Le soleil est le père de la nature, il vivifie tout, rien ne fructifie qu'à la chaleur de ses rayons bienfaisants ; la maçonnerie est la mère de toutes les vertus ; le zèle qu'elle inspire vivifie toutes nos actions ; nos sentiments qu'elle échauffe produisent les fruits de bienfaisance et de cordialité dont chacun de nous s'applaudit : le soleil éclaire à la fois l'orbe qu'il parcourt ; rien n'échappe à l'éclat du jour que son flambeau répand sur tout ce qui existe :

songeons donc à ne rien faire qui ne puisse soutenir cet éclat, qui ne puisse paraître au grand jour, nous serons hommes, Maçons et vertueux. La lune, qui semble nous payer l'intérêt du fonds de clarté que le père du jour lui prête, n'emploie son flambeau qu'à adoucir le deuil général que les crêpes de la nuit sèment sur l'univers : Hécate guide nos pas chancelants dans les ténèbres, mais elle indique en même temps qu'il n'en est jamais d'assez épaisses pour dérober le crime à l'œil perçant d'un Dieu juste et vengeur.

Quant aux attributs mécaniques qui meublent, pour ainsi dire, l'enceinte de nos mystères, sans doute ils servent à témoigner la simplicité de notre état, et à prouver que, dans le fait, nous sommes, ou devons être des ouvriers d'architecture ; mais ces instruments ont chacun un sens moral, parce que notre âme et nos mœurs sont les vrais chantiers de nos travaux : ici le compas, emblème de l'exactitude et de la droiture, pronostique celle de nos vices et de nos démarches ; là une perpendiculaire élevée sur sa base, indique la rectitude de nos jugements que le vrai seul peut décider, que la brigue, la cabale, les affections personnelles et particulières ne peuvent jamais détourner ; un niveau, symbole de l'égalité, répète continuellement à nos cœurs le premier vœu de la nature, le sort de l'humanité, la folie des prétentions, le prix de l'ensemble et de l'union ; cette dernière est encore mieux caractérisée par le cordon qui s'entrelace et qui, faisant bordure au tableau pour exhorter au secret qui doit encadrer nos mystères et nos pratiques, n'élargit ses gances et les anneaux de la chaîne que pour laisser lire sur chacune des faces le nom des limites de l'univers, seules bornes du règne de la vertu, de l'empire de la Maçonnerie, que le monde entier ne forme ou ne démontre visiblement qu'une loge, par la parité de sentiment et de principes, et que la voûte azurée, figurée par le dais bleu céleste, parsemé d'étoiles d'or, est l'unique coupole qui abrite nos mystères. Pierre brute, pierre cubique à pointe, planche à tracer, ciseau, maillet, marteau, objets de travail, outils de travailleurs, vous n'auriez pas une explication moins sensible et moins raisonnable pour qui voudrait vous méditer. Tout, mes chers FF.·., tout, dans nos pratiques, fournit, sous des surfaces grossières, un texte aux plus utiles réflexions : les cérémonies mêmes de l'initiation sont symboliques et judicieuses. Enfermé dans un cabinet sombre, le candidat est livré seul à ses pensées, parce que tout homme qui va embrasser un nouvel état ne peut trop longtemps réfléchir sur les suites de l'engagement, et qu'il doit dans le silence sonder son propre cœur. La résolution prise, le F.·. préparateur, après l'avoir prévenu que l'Ordre n'impose rien de contraire à la foi, aux lois, aux mœurs, exige un dépouillement de tous métaux et minéraux. Cet usage renferme trois sens : d'abord, c'est pour préparer le récipiendaire à un abandon de tout préjugé, lui faire quitter le vieil homme, l'homme du siècle, pour le revêtir de l'homme nouveau, de l'homme Maçon ; c'est le sens mystique et moral. On lui explique après que, lors de la construction du temple de Jérusalem, tous les matériaux étaient tellement disposés, les bois coupés et préparés d'avance sur le Liban, que l'on n'entendit aucun coup d'instrument de fer ; c'est le sens historique. Enfin, on est dans le cas de lui dire que, buttant à faire revivre entre nous l'âge d'or, nous devons écarter tout ce qui tient à ces pernicieux métaux qui font aujourd'hui l'objet de la cupidité des hommes, et dont on ignorait alors l'usage ; c'est le sens allégorique.

Lorsqu'après ce préliminaire on lui découvre le bras et la mamelle gauche, il peut déjà deviner que sa première obligation sera de dévouer son bras à l'Ordre et son

cœur à ses F.·. Le genou dépouillé, le pied en pantoufle, sont une marque de respect. « Ote tes sandales, dit une voix terrible à Moïse ; le lieu où tu pénètres est saint. » Un bandeau vient enfin, du consentement du récipiendaire, fermer ses yeux au jour et lui cacher la route qui mène au temple du bonheur, image sensible des ténèbres de l'erreur, des préjugés du siècle, et du besoin qu'aurait tout profane de venir chercher la lumière parmi nous. Le voyage commence, et il est long, il est répété, parce que les sentiers de la vertu sont étroits, laborieux, difficiles, et qu'il faut marcher avec constance pour arriver au bien. Trois grands coups annoncent l'arrivée du postulant ; ils ont l'expression muette de trois conseils sacrés et vénérables : *Frappez, on vous ouvrira ; demandez, on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez.* Et combien ces mots n'auraient-ils pas d'application ? Un calice amer suspend la course du néophyte ; il le boit jusqu'à la lie, et cette salutaire purification va régénérer son cœur, qui ne doit plus s'abreuver à l'avenir qu'à la source limpide et fraîche des eaux de la vérité. Le maître le presse, l'avertit, l'intimide, l'exhorte, le prévient, l'interroge, essaye son âme, son courage, sa vocation, et laisse à sa liberté le choix de venir contracter, parmi des hommes libres, le vœu solennel, de les aimer, d'en être aimé, de fuir le vice, de chérir la vertu, d'honorer l'humanité, de protéger l'innocence, d'employer utilement ses talents et son esprit, et d'être sans altération meilleur citoyen, meilleur sujet, homme pieux et bon ami.

Délicieux souvenir, dont chaque circonstance me retrace l'époque agréable de mon initiation, puissiez-vous toujours être présent à la mémoire de mes chers F.·. ! Vous peignez nos devoirs, vous montrez aussi les charmes du lien qui nous unit. L'Ordre qui débute d'une façon si auguste et si ingénieuse présage les plus beaux succès ; vos soins infatigables les assureront sans doute, mes chers F.·.. Jaloux d'y concourir, je le serai toujours de vous imiter. Mon augure est dans vos cœurs ; voyez dans le mien tous les sentiments que je sais si mal exprimer ; mais je vous ai voué pour la vie, en vous souhaitant sans cesse prospérité, salut et bienveillance.

LE TEMPLE DES MYSTÈRES.

Si nous réfléchissons sur l'équilibre admirable qui existe entre la puissance du Créateur et sa responsabilité, quelle preuve plus grande de la présence divine et de son intelligence infinie ! Comment méconnaître cette force vivante qui, dans son universalité, maintient l'ordre entre tant d'éléments de désordre, entre tant d'intérêts divers, tant de volontés mues par des passions opposées !

—

Le mot *Jod*, lettre qui, étant prise cabalistiquement, signifie *Dieu*, principe, unité.

—

Les sept feuilles de laurier indiquent que comme cet arbre, protégé jadis par Jupiter, est respecté par la foudre, ainsi l'ordre maçonnique restera préservé de toute attaque profane par la protection du Subl.·. Arch.·. des mondes.

—

Les trois triangles les uns dans les autres symbolisent les trois vérités égyptiennes, ou le mystère de la trinité des Perses, et les trois lettres placées aux trois angles du triangle supérieur signifient *la foi*, *l'espérance* et *la charité*.

—

L'individualité, c'est l'âme; l'âme, c'est l'immortalité, c'est l'éternité, c'est ce moi qui peut sommeiller, mais non jamais cesser d'être. S'il a son repos et ses vicissitudes, sa croissance et sa décroissance, l'espace n'en reste pas moins devant lui.

Libre et immortelle, mue par la douleur et la nécessité, la volonté peut embrasser les mondes et s'élever jusqu'à Dieu.

—

Heureux celui qui peut connaître les principes des choses.

Vertu, science, voilà ce que la Maç.·. donne à ceux de ses disciples qui auront le courage de suivre la route qui leur est tracée, et ne s'arrêteront pas lâchement au seuil du temple....

—

La connaissance du fluide magnétique est la clé mystérieuse qui ouvre à l'intelligence éblouie le monde de la vérité et de la lumière, et joint le fini à l'infini; c'est la chaîne d'or si souvent chantée par les poètes, la base de la philosophie cachée que Démocrite, Pythagore, Platon et Apollonius ont été demander aux hiérophantes de l'Égypte, aux gymnosophistes de l'Inde; invisible aux yeux des sens, il faut, pour l'étudier, la vue de l'âme....

—

Le temple à sept portes symbolise les sept planètes connues des anciens. Les prêtres égyptiens croyaient que l'âme est immortelle, mais que, pour parvenir à la céleste demeure du subl.·. Jéhovah, elle devait passer par les sept portes de plomb, d'étain, de fer, de cuivre, de bronze, d'argent et d'or. Les philosophes hermétiques professaient des doctrines analogues; ils supposaient que l'âme devait passer par les sept planètes avant de se reposer au centre de la félicité.

—

La *Tour de Babel* symbolise l'orgueil, la confusion.

—

Le palmier symbolise les douze mois de l'année. Les Égyptiens, voulant représenter l'année, peignaient une palme; cet arbre en produit une à chaque lever de la lune, douze branches par an.

—

Le candélabre à sept branches et à sept lumières était le symbole des sept sciences auxquelles les prêtres de Memphis devaient s'adonner.

—

La cruche d'or ou le vase de la manne spirituelle symbolise les sciences.

L'ÊTRE SUPRÊME.

Comme tout-puissant, son trône s'étend sur le ciel et sur la terre; comme créateur de toutes choses, sa providence se manifeste dans les changements des saisons et dans les révolutions du monde; ni sommeil, ni assoupissement, ne peuvent le saisir. Il est l'être vivant subsistant par lui-même; sublime Architecte des mondes, il fait concourir toute la nature au bien-être de l'homme, et sa sollicitude s'étend depuis ce roi de la création jusqu'aux plus vils animaux qui rampent sur la terre. Ses récompenses sont décuples, et il est toujours prêt à pardonner au moindre signe de repentir; il donne la vie et soumet à la mort; il sait tout ce qui est passé, tout ce que renferme le cœur de l'homme et tous les mystères de l'avenir.

Il n'y a pas un homme ou une femme, disent les traditions, sans un ange et un arimon (mauvais génie). L'arimon entre dans l'homme comme le sang dans son corps. Tous les enfants d'*Adam* sont touchés par lui au moment de leur naissance, et, en ressentant cet attouchement, les enfants poussent un cri aigu. Si l'occupation d'arimon est de suggérer le mal, celle des anges est de faire voir aux hommes la vérité.

—

La mort, représentée avec un hibou sur l'épaule, est l'emblème du silence, et signifie que l'initié ne doit rien révéler de ce qui lui est enseigné.

D'accord avec la mythologie grecque, les Tartares avaient le hibou en grande vénération; ils le consacraient à la prudence, sans doute par cette continuité de la fable d'Ascalaphe changé en hibou par Cérès pour le punir de son indiscrétion.

—

Rien n'est plus imposant que le néant, cette terrible menace de l'athéisme.

MARCONIS DE NÈGRE.

L'ORIGINE DES FABLES.

Chez un puissant monarque, un jour, la Vérité
Parut avec un front sévère
Qui déplut à ce prince et choqua sa fierté.
« Que voulez-vous? quelle pressante affaire
» Vous porte à troubler mon repos?
» — Je veux, seigneur, corriger vos défauts
» Et vous donner quelque avis salutaire;
» D'abord...—Sortez d'ici, dit le prince en colère.
» Si le jour de demain vous revoit en ces lieux!...
» Gardes, éloignez-la promptement de mes yeux. »
Que fait la Vérité, si durement exclue?
Elle entre dans la fiction,
Change avec elle et d'habits et de nom;
Va retrouver le roi, se présente à sa vue,
Et d'un air riant le salue.
Le monarque fut enchanté;
Tout en elle parut aimable.
Depuis ce temps, la Vérité,
Pour s'attirer un accueil favorable,
Prend souvent les habits et le nom de la Fable,
Et son langage alors est écouté.

ASTRÉE.

DISCOURS SUR LA JUSTICE.

La justice est la grande divinité des empires, la providence des nations ; elle est le diapason de toutes les vertus, elle les suppose toutes.

Les temps primitifs connurent la justice sous le nom d'*Astrée* : les hommes l'ont appelée *Thémis ;* mais les êtres divins la nommèrent simplement *Vérité.*

Les anciens, dans leur langage allégorique, disaient la Justice fille de la Vérité, et lui donnaient pour sœur la Vertu ; suivant eux, la Vérité, elle-même, était fille de Saturne, c'est-à-dire du Temps.

Pourquoi firent-ils deux êtres distincts de la justice et de la vérité, ou plutôt, pourquoi ne firent-ils pas naître la vertu de la justice ? Conçoit-on, en effet, un homme vertueux et injuste tout à la fois ?

Mais ne nous hâtons pas de blâmer nos pères, cette contradiction renferme une leçon de grand sens.

La vertu, être collectif, comprend tous les devoirs de l'homme : piété filiale, amour conjugal, tempérance, charité, amour de la patrie, courage civique, etc.

Mais il n'est aucun de ces devoirs que la justice ne domine.

La justice est une divinité, ayant son culte et ses autels séparés.

C'est que, sans la justice, il n'y a que des actes de vertu, il n'y a point de vertu complète.

C'est que la justice bien comprise, peut tenir lieu de toutes les vertus, car elle les prescrit toutes.

Pour suivre sa loi, l'homme sera tempérant, parce que l'intempérance ôte la faculté de juger sainement ; il sera charitable, parce qu'il dira : il n'est pas juste, quand mon F.·. est affligé, de garder pour moi seul le bien que la nature a créé pour tous.

Il sera tolérant, parce qu'il comprendra qu'il n'est pas juste d'imposer son opinion à des hommes doués comme lui de la faculté de raisonner.

Il sera bon père, bon époux, bon fils, bon frère, car il saura que ce sont des devoirs naturels.

Et il dira : la justice veut qu'on accomplisse les devoirs de la nature et de la société, parce que l'homme est soumis à la loi du devoir.

Ainsi, de toutes les obligations que le mot *vertu* renferme, la sagesse est l'apogée de la vertu. Si vous voulez devenir sage, commencez par entrer dans le chemin de la vertu, la justice sera votre guide, et il ne dépend que de vous d'être juste.

La justice est innée dans le cœur de l'homme ; elle a pour truchement sa conscience.

La conscience, qui ne faillit jamais, témoin qui parle haut et n'attend pas qu'on l'interroge, juge intègre et sévère qui n'a pas besoin qu'on le sollicite pour rendre sa sentence, et ne se lasse pas.

La conscience, accusateur importun, qui se manifeste par la rougeur sur le front du coupable, ôte à ses paroles le ton de la vérité qui persuade, à son maintien la dignité qui commande le respect ; la conscience, qui empêche de dormir, ou éveille en sursaut lorsqu'une certaine heure est sonnée ; qui vient chercher l'homme dans la solitude comme au milieu des divertissements publics, et le trouble d'une angoisse mortelle.

Oui, tu es innée dans le cœur de l'homme, ô justice ! Jamais on n'étouffera ta voix.

La vérité et l'erreur se disputent la terre, tel est le sort de l'infirme humanité ; mais partout tu es la même, et, quel que soit le culte, quels que soient les lois, les usages, toi seule ne changes pas.

La justice est le fondement de toute société, sans elle deux hommes ne peuvent habiter ensemble.

La paix de la société dépend de la justice.

Placez le repos dans tous les cœurs, et vous aurez tout fait pour la liberté ; c'est la la justice, la vraie justice qui produit le repos; la vertu consiste dans l'amour des effets intellectuels de la justice.

Pour vous, Maç.·., élus entre tant d'autres, soyez dignes de cette haute faveur ; que la justice toujours soit votre règle.

Pourriez-vous l'oublier un instant ? tout dans ce temple vous l'enseigne par de nombreux emblèmes.

Ici c'est le compas, là le niveau, à côté se trouve l'équerre. Ces outils allégoriques apprennent au maçon qu'il doit s'en servir pour rendre justes et parfaits ses travaux, c'est-à-dire sa vie.

Une loge n'est juste et parfaite qu'autant qu'elle renferme le nombre de sept; pourquoi ? C'est que le nombre septénaire est celui de l'harmonie, et que l'harmonie naît de la justice ; faites donc en sorte que la justice règne toujours parmi vous ; car sans elle votre loge ne saurait être juste et parfaite.

La justice, mes FF.·., c'est la première lettre du nom de *Jéhovah*. Pour épeler ce nom divin, il faut connaître le sens de chacune des lettres qui le composent. Aussi Pythagore a-t-il dit : Dieu est Dieu, parce qu'il est juste, de même qu'un homme n'est appelé que lorsqu'on prononce son nom, et parce que, dans la langue primitive, chaque nom rendait raison de l'être auquel il s'appliquait.

La justice, c'est la *Tzedœka*, premier échelon de l'échelle mystérieuse que l'initié de Memphis devait monter ; elle est encore le septième et dernier sous le nom de *Thebounah*. Ainsi, les sages l'ont considérée comme le commencement et la fin.

Vos ancêtres, les initiés d'Égypte, lisaient sur la pierre sacrée de Saïs : « Vous, » pour qui la vie commence ou finit, souvenez-vous que la lumière éternelle con- » damne l'injustice. » L'hiérophante disait aux premiers époptes : « Marchez dans la » voie de la justice. »

A Hermopolis, la première des muses s'appelait Isis et Justice tout ensemble.

Je vous ai dit, mes FF.·., que la justice était la base de toute la société. On ne bâtit pas sur un sable mouvant ; le cœur de l'homme injuste est plus mouvant que le sable du désert.

Rien n'échappe à cette loi ; hommes, institutions, tout vit par la justice ; sans elle, tout dépérit et meurt. C'est que le monde moral, comme le monde physique, es soumis à des lois éternelles qui s'appellent *Providence*. Quand le grand principe a créé des milliers de mondes et des milliers de créatures pour ces mondes, il n'a rien fait que pour elles ; il a imprimé des lois à tous ses ouvrages ; ces lois sont dans un jeu continuel, et rien ne s'opère que par l'action et la réaction qui résultent du jeu des lois dont la chaîne remonte jusqu'à lui.

Newton est grand pour avoir découvert la loi qui régit le monde physique ; le sage qui connaît celle qui régit le monde moral est encore plus grand que Newton ; c'est cette connaissance qui le soutiendra dans l'adversité et lui dira : Souffre, espère et poursuis. La loi du monde moral est la justice qui conserve ; de l'injustice naît la violence qui détruit.

Scrutons la fortune des hommes heureux selon le monde, cette fortune qui éblouit le vulgaire. Assise sur l'injustice, elle n'a jamais eu, elle n'aura jamais qu'une existence éphémère.

C'est que la Providence veille pour l'opprimé, et châtie l'oppresseur sans lui dire pourquoi.

C'est que la terre, imbibée de larmes, élève dans le silence des nuits, aux pieds du Dieu vivant, une clameur incomprise des mortels inattentifs.

C'est qu'on est peiné de l'injustice qu'on a commise comme de celle qu'on n'a pas empêchée, car il y a solidarité entre tous les hommes, et ce n'est pas en vain qu'il a été dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

« Non content d'être juste, ne permets pas l'injustice, » dit *Phocélides.*

« Tâche, dit encore Marc-Aurèle, de persuader les hommes, et si cela ne se peut, fais, malgré eux, ce que la justice demande de toi. »

C'est que la conscience ne dort jamais : bourreau et victime entendent chacun la voix qui punit ou console.

C'est que la vue de l'homme envers qui on a été injuste est un reproche vivant qui trouble les facultés de l'âme et fait mourir.

Dans la justice seule, se trouve le bonheur ; on demandait à Socrate si Archélaüs était heureux : « Oui, s'il est juste, » répondit le sage.

Suivons donc toujours les saintes lois de la justice, elle comprend toutes les vertus de la société qui ne sont que des formes variées et des applications diverses de cet axiôme : Ne fais à autrui que ce que tu veux qu'il te fasse. C'est peut-être par cette maxime que j'aurais dû commencer, car elle est le *critérium* du juste et de l'injuste ; tous les peuples l'ont inscrite en tête de leurs codes divers, c'est elle qui institua la peine du talion, et si les législateurs humains ont cessé de l'appliquer, Dieu n'y a pas renoncé.

Avez-vous été injuste envers un autre homme, serait-ce votre plus grand ennemi, ne prenez pas un instant de repos avant d'avoir réparé votre faute.

Cet homme vous dira : Merci, je vous pardonne ; et moi je vous dirai : Merci pour vous-même, car le souvenir de cette réparation vous rendra la paix du cœur, que vous auriez perdue. Gloire à vous ! car l'aveu d'une faute commise n'humilie point, la justice rend l'homme vraiment grand.

Ne dites donc pas non plus : Cet homme m'a été utile, mais il ne l'est plus, je puis le négliger; ce serait parler le langage de l'ingratitude, monstre hideux qui enfante l'égoïsme.

Le peuple athénien fut grand le jour où, dans les plaines de Marathon, il vainquit Xercès; il fut grand le jour où, par la victoire de Salamine, il sauva la Grèce de l'invasion ; mais le jour où, sur la parole d'un homme de bien, il sacrifia à la justice ce qui pouvait lui être utile, ce jour-là, il mérita l'immortalité. Ah ! croyez-vous que la Providence n'estime pas autant la vie de l'homme le plus obscur que celle de tout un peuple ? Votre erreur serait grande, et vous n'auriez qu'une idée incomplète de la justice. Toute l'antiquité est pleine, au contraire, de leçons de ce genre, tant l'idée de la justice était alors vivante Voulez-vous enfin être complètement justes ? Ne soyez jamais prompts à juger vos FF.·. ; quels que soient leurs torts apparents, soyez justes envers vos amis comme envers vos ennemis, envers tous les hommes, envers tout ce qui respire.

Un profane, interrogé sur le sens des lettres qui décorent nos colonnes symboliques, répond: *Justice et Bonté.* Une acclamation générale l'admet sans autre épreuve à nos mystères; n'était-il pas digne de l'initiation maçonnique ?

L'OISEAU DU BON DIEU.

(Allégorie maç.·.)

Il est, aux portes de Paris, une oasis au milieu d'un désert de moissons sans bornes, une fraîche et riante province, moins célèbre sans doute que la Touraine, mais tout aussi gracieuse. Si les bords de la Loire ont mérité le surnom de jardin de la France, le Perche en sera le parterre, quand la population parisienne, qui le traverse chaque année à son émigration d'été, daignera jeter les yeux sur lui. Rien ne manque, en effet, à la nature des environs de Nogent-le-Rotrou, pour faire oublier le voisinage de la capitale : sites agrestes et fleuris, vallées sans fin, costume et langage pittoresques, mœurs simples et généreuse hospitalité, châteaux en ruines, légendes naïves et vieilles traditions.

Parmi les mille oiseaux frémissants dans les haies normandes qui encadrent les champs, il en est un, petit et chétif, mais plein de gentillesse et de vivacité, qui a trouvé grâce devant les infatigables chasseurs de nids; le roitelet est cet heureux privilégié ; on dirait qu'il a la conscience de son impunité; aussi le voyez-vous à chaque instant fuir doucement, de branche en branche, lorsqu'il est poursuivi, puis attendre pour fuir encore, comme un enfant gâté qui vous invite à jouer.

C'est que le roitelet, que les Percherons appellent bérillon, est un oiseau sacré ; c'est qu'enfin il est l'oiseau du bon Dieu ; et si vous demandez qu'on vous explique pourquoi le roitelet appartient au bon Dieu, plutôt que tout autre oiseau, on vous répondra gravement par cette légende :

Quand l'homme déchu eut été chassé du paradis terrestre, il fut en butte à toutes les misères de la vie; mais Dieu ne tarda pas à avoir pitié de lui, et pour alléger ses douleurs, il résolut de lui donner le feu; il appela donc à lui tous les oiseaux, et leur proposa de porter son présent. Le message était périlleux, et tous se récusaient, lorsque le bérillon, qu'on n'avait pas encore aperçu, se présente et accepte généreusement cette dangereuse mission.

Le malheureux petit oiseau part ; mais à peine s'est-il éloigné que le feu lui dévore les plumes, et lorsqu'il arriva à terre, il était parfaitement nu; mais, grâce à sa générosité, nous possédions le feu.

Pour le récompenser de son dévoûment, Dieu le prit sous sa protection, et pensa à réparer les ravages que le feu avait exercés sur ce pauvre messager ; il rassembla donc encore une fois les oiseaux, et les invita à donner tous une plume à son protégé; chacun s'exécuta d'assez bonne grâce, ne donnant que ce qu'il avait de moins beau : aussi la parure du bérillon est-elle excessivement modeste; un seul refusa de contribuer à cette souscription, la première de toutes, je pense : le récalcitrant était le hibou ; Dieu, pour le punir de son égoïsme, et pour éviter à son cher oiseau la vue de ce camarade peu charitable, le condamna à vivre dans les ruines et à ne sortir que la nuit.

Vous voyez bien, après un tel service, que le bérillon est un oiseau sacré, qui mérite toute notre reconnaissance ; aussi la main qui oserait dérober son nid se dessécherait-elle à l'instant.....

F. Piot.

MAÇONNERIE D'ADOPTION.

Dans le *Résumé des Croyances*, etc., par M. A. Viollet et Daniel, se trouve, entre autres choses curieuses, que le Dieu des peuples de Siam, Sommonacodom', naquit d'une vierge qui fut enceinte par la vertu des rayons du soleil, et que cette religion de la plus haute antiquité a des prêtresses ou religieuses talapoines qui, en entrant dans l'ordre, font vœu d'observer rigoureusement les lois du célibat, desservent les autels et sont sacrées.

Les historiens nous assurent que les temples de Minerve, de Pallas et de Cérès, étaient desservis en Grèce par des femmes, et qu'Apollon avait une grande-prêtresse qui rendait ses oracles (1). Homère, Plutarque et Hérodote affirment que les femmes non-seulement assistaient aux sacrifices et aux grandes processions, mais qu'elles faisaient aussi les fonctions de sacrificateurs, comme on l'a dit de Circé. Une foule d'écrivains nous entretiennent des mystères de la bonne déesse, des bacchanales, ainsi que des fêtes d'Éleusis, célébrées par des femmes qui y officiaient publiquement.

La Bible nous apprend que Marie, sœur de Moïse, qui devait être initiée aux mystères égyptiens, disait au peuple hébreu qu'elle parlait à l'Éternel comme Moïse. Nous y voyons les femmes des Lévites participer à la garde du Temple, par conséquent aux mystères. Sophonie a prophétisé avec Habacuc; Débora, prophétesse d'Israël, attaqua, au pied du Mont-Thabor, l'armée de Sisara, et la mit en déroute. Nous avons chez les Juifs bien d'autres preuves que leurs femmes exerçaient le sacerdoce. Voyez Léon Halevy, *Des Juifs anciens au royaume de Juda et du roi Asa*; il dit que « Maaha, aïeule et tutrice de ce roi, gouverna très bien le royaume de Juda, et prépara la plus grande gloire à Asa. Elle avait fait fortifier les villes du royaume et avait su rassembler trois cent mille hommes de guerre pour son petit-fils, avec lesquels il résista à Zara', qui conduisait les Éthiopiens et les Africains; mais Asa, après avoir repoussé ses ennemis, devint ingrat envers sa bienfaitrice Maaha, car, à son retour, il lui retira une autorité dont elle s'était servie pour le repos et la prospérité du peuple, mais dont elle avait aussi abusé en substituant au culte du vrai Dieu le culte infâme de Priape. »

Malgré la sainteté des sentiments de Halévy, on peut clairement déduire de ce texte que cette Maaha, qui avait rendu son peuple si heureux, était la grande-prêtresse du dieu Priape ou du Soleil. Mais on découvre ici, comme dans toute la Bible, que les actions les plus mauvaises et les plus blâmables des rois ou des prêtres se faisaient toujours à la plus grande gloire d'Adonaï; c'est par ce motif, ou par tout autre semblable, que les panégyristes d'une religion ou d'une secte justifient toujours leurs héros.

Nous avons vu aussi les femmes juives pleurer Thammus ou le Soleil, auquel elles étaient consacrées; nous avons vu Marie, Marthe et Madeleine, initiées, pleurer la mort du soleil mystique, du Christ. D'ailleurs, dans les régions septentrionales,

(1) Les prêtres donnaient le nom de *sibylles* aux prêtresses douées de clairvoyance acquise naturellement ou au moyen de magnétisation, et qui révélaient aux prêtres une partie des secrets de la nature.

Le nom d'*oracles* était donné à celles qui, plongées dans l'extase, prédisaient l'avenir.

Les plus fameux oracles étaient ceux de Fta, à Memphis; de Frée, à Héliopolis; d'Isis, à Bubaste, etc.

les anciens ont montré pour les prêtresses et pour les prophétesses une déférence dont les exemples sont rares dans les pays méridionaux. Les autels des druides étaient régulièrement arrosés du sang d'hommes tombés sous le glaive des devineresses.

Les premiers chrétiens avaient des femmes initiées. On lit dans Paul, épître aux Romains, chap. XVI, v. 1 : « Je vous recommande notre *sœur* Phébée, qui est dia-
» conesse de l'église de Cenchrée. V. 2. Afin que vous la receviez selon le Seigneur,
» comme il faut recevoir les saints. V. 6. Saluez Marie, qui a tant travaillé pour
» nous. V. 12. Saluez Perside, *la bien aimée*, qui a beaucoup travaillé en notre Sei-
» gneur. V. 15. Saluez Philologue, Julie, Chorée et sa sœur, et tous les saints qui
» sont avec eux. »

Suivant les différentes traductions de la Bible, on remarque que Paul salue plus ou moins de femmes, dont les noms varient suivant les traducteurs; et d'après ce texte, lorsqu'on a la patience et le courage de suivre la marche du christianisme, on voit que les femmes étaient admises à la haute initiation comme Phébée; que les apôtres du Christ aimaient chastement et saintement leurs sœurs, et qu'ils avaient un certain nombre d'initiées.

Cléopâtre, initiée aux mystères d'Isis, rendait des oracles au nom de cette divinité.

M. de Potter a dit, dans son IIe volume des Conciles, page 86 et suivantes, que les Gnosticiens et les Quintiliens admettaient les femmes à tous les grades du sacerdoce, que les Maronites leur permettaient seulement d'administrer le baptême, et que les Cataphryges les regardaient comme supérieures aux prophètes, et même comme des divinités. On lit aussi que le concile de Laodicée, chap. 10, leur accorde la faculté de parvenir au sacerdoce. Le nom de *diaconesse* est donné à des femmes aux premiers siècles de l'Église, et les Écritures se bornent souvent à les appeler *veuves*, exigent d'elles une bonne conduite, et les engagent à gouverner prudemment et sagement leurs maisons. Elles devaient avoir reçu une certaine instruction et être âgées pour le moins de quarante ans.

En Géorgie et en Mingrélie, les filles des prêtres et des évêques sont élevées dans des monastères, où elles s'appliquent à l'étude plus que les prêtres eux-mêmes. Lorsqu'elles sortent de là, elles passent au service de quelques seigneurs du pays qui généralement, après les Turcs, sont les évêques. « Elles baptisent les enfants, elles
» confessent, font les mariages et autres fonctions de l'église, coutume qui ne se pra-
» tique par les femmes qu'en ce pays-là. » Voyez les Voyages de J.-B. Tavernier, dédiés au roi de France, tom. III, pag. 368, édition de Paris, 1679.

Les fondateurs des religieuses des différents ordres ont emprunté bien des choses dans ce pays.

Nous avons annoncé que certains rits n'accordent le grade de Rose-Croix qu'à des célibataires ou à des hommes mariés, qui n'ont embrassé cet état que par nécessité et dans un âge déjà avancé ; un rit plus moderne suit un système tout opposé à celui-ci et n'accorde le dix-huitième de ses grades qu'à des pères de famille. Ces derniers instituteurs étaient convaincus que favoriser le célibat c'est porter indirectement l'homme à transgresser l'ordre formel de la divinité qui commande aux êtres de l'espèce humaine de croître et de se multiplier.

Les instituteurs des Loges d'adoption ont senti que le célibat isole les hommes et qu'il rompt les liens les plus doux de la vie sociale, du mariage, de la paternité et de

la parenté, qui nourrissent la bienfaisance, la sensibilité et la piété. Ayant observé que les sectateurs de Mahomet et toutes les nations auxquelles est interdit le commerce familier entre les deux sexes sont d'un caractère plus mélancolique, et qu'ils sont moins civilisés que les autres nations, chez lesquelles les hommes et les femmes vivent ensemble en société , ils ont cherché un moyen pour établir, par une loi religieuse, un corps d'association de femmes, et, suivant l'exemple des initiations anciennes, qui admettaient dans les temples les prêtresses, les vestales, les sibylles, les diaconesses et les abbesses, nos modernes innovateurs des rits maçonniques ont cru, pour le plus grand lustre de l'Ordre, devoir établir des Loges d'adoption, où le beau sexe pût participer d'une certaine manière aux mystères de l'Ordre, et où ils pussent avoir des collaboratrices aux œuvres de bienfaisance.

En France, Saint-Germain a introduit les Loges d'adoption à Ermonville.

Nous avons vu en Amérique qu'on comptait six grades dans les Loges d'adoption; la généralité en Europe n'en compte que quatre : App.·., Comp.·., Maît.·., Maît.·. parf.·.. En France, néanmoins, un rit avait porté ses degrés à dix ; l'histoire et les fastes de Judith servaient au dernier échelon. L'Ordre du Mont-Thabor a des chapitres où les dames sont admises à des degrés philosophiques qui sont accordés à celles dont les lumières et les vertus sont les plus éminentes ; l'Ordre du Temple possède des chanoinesses et des abbesses.

Cagliostro adopta l'admission des dames aux mystères de sa haute Maçon.·. égyptienne; il avait établi trois degrés seulement, mais dans ses instructions il a renchéri sur tous les instituteurs qui l'avaient précédé. Voyez l'histoire du Grand-Orient.

Les Loges d'adoption se répandirent en Allemagne, en Pologne, en Italie et en France, plus qu'ailleurs. Les doctrines admises se rattachent, pour le premier grade, à la création de l'homme et à Ève, qui le tenta et le séduisit par le fruit défendu ; pour les grades suivants, à la Genèse et aux autres livres saints, mais plus particulièrement au V. T.

L'Angleterre n'a jamais voulu adopter ces établissements comme n'étant pas analogues aux mœurs de ses habitants, qui non-seulement n'aiment pas les réunions de personnes de sexe différent, mais encore de différents âges.

Nous avons vu que plusieurs institutions chrétiennes admettaient les femmes à des fonctions sacerdotales : les Anglais, comme les plus superstitieux des chrétiens, les en ont toujours éloignées; peut-être ont-ils voulu, dans cette circonstance, suivre à la lettre ce que dit saint Paul à Tim., v. 11 et 12 : « Qu'ayant observé qu'Adam ne » fut pas séduit, et qu'Ève le fut, en conséquence, les femmes ne doivent pas parti- » ciper au sacerdoce, ni enseigner dans les églises.»

Aujourd'hui, les Loges d'adoption n'existent qu'en France et dans quelques villes d'Allemagne : dans ces dernières, des dames et des demoiselles de Frères Maçons se réunissent sans que les réunions servent de noviciat ou d'introduction dans l'Ordre ; leur but est de cultiver les arts d'agrément, car ces dames y donnent des concerts, déclament quelques morceaux de poésie, etc.

Ces assemblées n'ont aucune forme secrète, aucun cérémonial maçonnique d'adoption ; elles n'ont de commun avec les Maçons que le local, des actes de bienfaisance, des relations d'estime et d'affection. La réception en est dévolue aux officiers d'administration de la Loge. Aucun Frère ne peut paraître dans ces réunions décoré des emblèmes maçonniques.

Les Loges d'adoption sont très brillantes à Paris. Nous renvoyons les Frères, curieux d'apprendre quelque chose sur leurs tenues, à un procès-verbal de la fête d'adoption célébrée par la R.·. Loge écossaise, la Clémente Amitié, Or.·. de Paris, le 29e jour de la lune Veadar, l'an de la vraie lumière 5827 (15 mars 1828, ère vulgaire), imprimé par le F.·. Sétier, Cour des Fontaines, n° 7, à Paris.

Cette fête fut honorée de la présence du duc de Choiseul, T.·. Ill.·. et T.·. Puiss.·. Souv.·. Comm.·. du rit, de plusieurs membres du Souv.·. Con.·. et de Visiteurs de tous les rits. L'assemblée était au nombre de 300 Frères et Sœurs.

Les travaux furent ouverts de la manière suivante, après que les FF.·. et SS.·. furent à leurs places.

Le Vén.·. Titulaire, Le Blanc de Marconnay, est le président des travaux.

L'Ill.·. G.·. M.·. se lève et dit :

« Mes S.·. et F.·., un premier devoir doit être l'objet de notre première pensée; tournons nos yeux vers le Maître de toutes choses, et tâchons, par une fervente prière, d'attirer sur cette journée la faveur de sa grâce ineffable. »

Tous les F.·. et S.·. se lèvent.

PRIÈRE.

« Grand Architecte de l'univers, toi qui seul es grand, qui seul es égal à toi-même, toi qui pour palais as l'immensité, pour sceptre la toute-puissance, et pour règne l'éternité, âme de la nature, reçois nos vœux et notre hommage. Nous ne t'immolons point de victimes, le sang ne coule point sur notre autel : l'oubli des ressentiments, le pardon des injures, les actes de bienfaisance, la douce amitié qui nous unit, voilà les offrandes et le pur encens que nous devons te présenter.

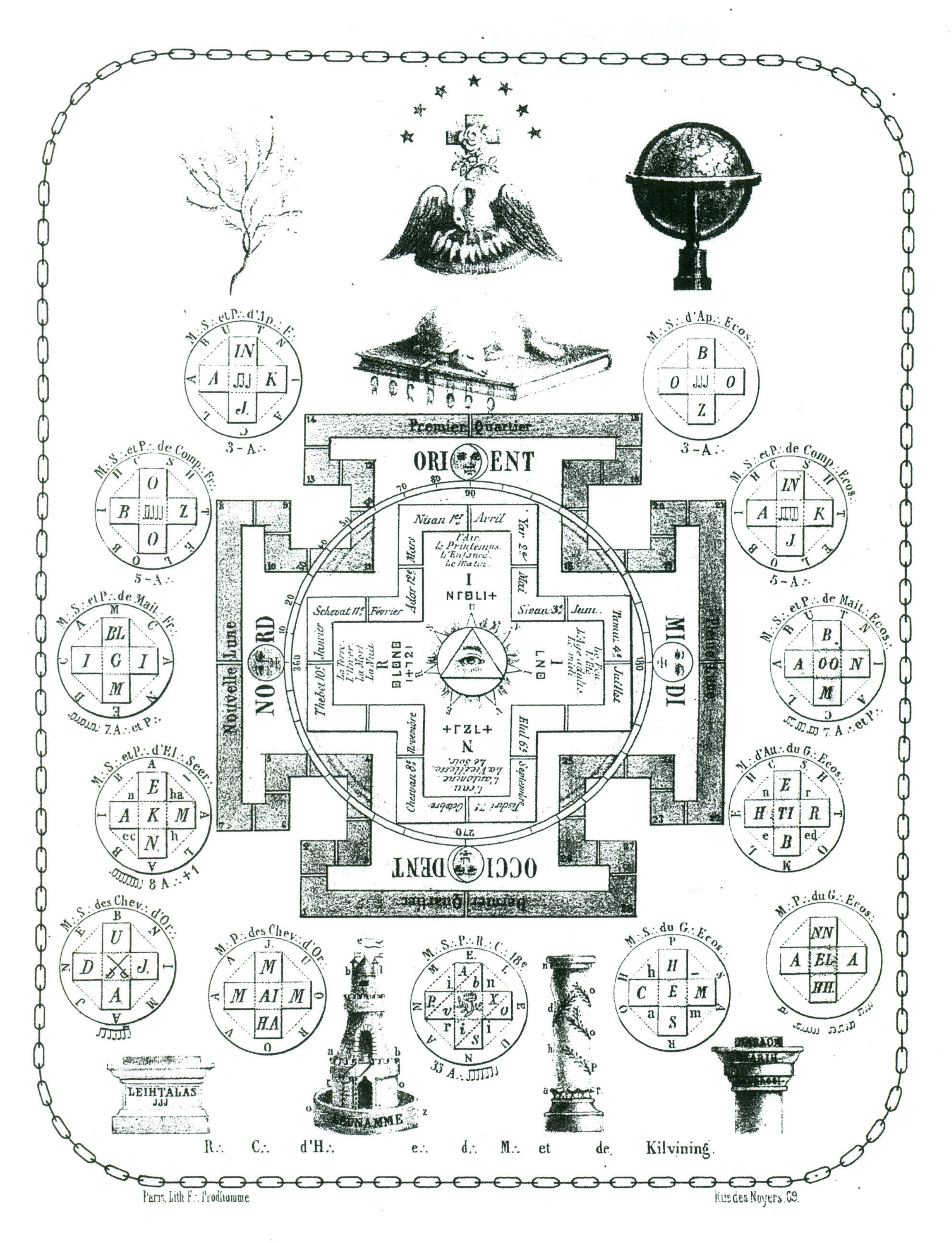
» Daigne descendre jusqu'à nous, remplis-nous de toi-même, et rends-nous dignes, après une heureuse carrière, de rentrer enfin dans ton sein paternel. »

Après des discours pleins de dignité, d'éloquence et de galanterie de différents F.·., qui sont successivement appelés par leur représentation, on passe à la proposition d'initiation de la profane Joséphine-Marie Masa. Après les conclusions de la S.·. d'Éloquence, cette proposition est adoptée.

La profane, qui est demeurée longtemps dans un lieu sombre, retiré et rempli d'emblèmes propres à disposer une âme à un retour sur elle-même, est introduite dans le plus grand silence et dans une obscurité complète. Elle répond avec fermeté et modestie aux questions qui lui sont proposées; elle découvre bientôt l'arbre de la science, goûte le fruit défendu, prête son serment, et reçoit la lumière au milieu des félicitations qui lui sont adressées.

Nous venons de dire ici que les Loges d'adoption suivent particulièrement les légendes de la Genèse et de l'Ancien-Testament. Dans l'initiation, on y parle de la création et de la chute d'Adam. C'est le serpent tentateur qui, par l'intermédiaire d'Ève, fait perdre à notre premier père son innocence; c'est parce qu'il a voulu goûter du fruit de la science du bien et du mal que les descendants d'Adam sont punis.

Nous ne pouvons, à cette occasion, nous refuser à indiquer deux créations de l'homme, tirées des livres orientaux, et qui ont un grand rapport avec la chute d'Adam et avec les premiers chapitres de la Genèse; elles peuvent fournir des légendes analogues dans les réceptions indiennes, car nous avons indiqué que la Maçon.·. existe aussi aux Indes.



Paris, Lith F.: Prodhomme Rue des Noyers, 69.

LA CROIX PHILOSOPHIQUE.



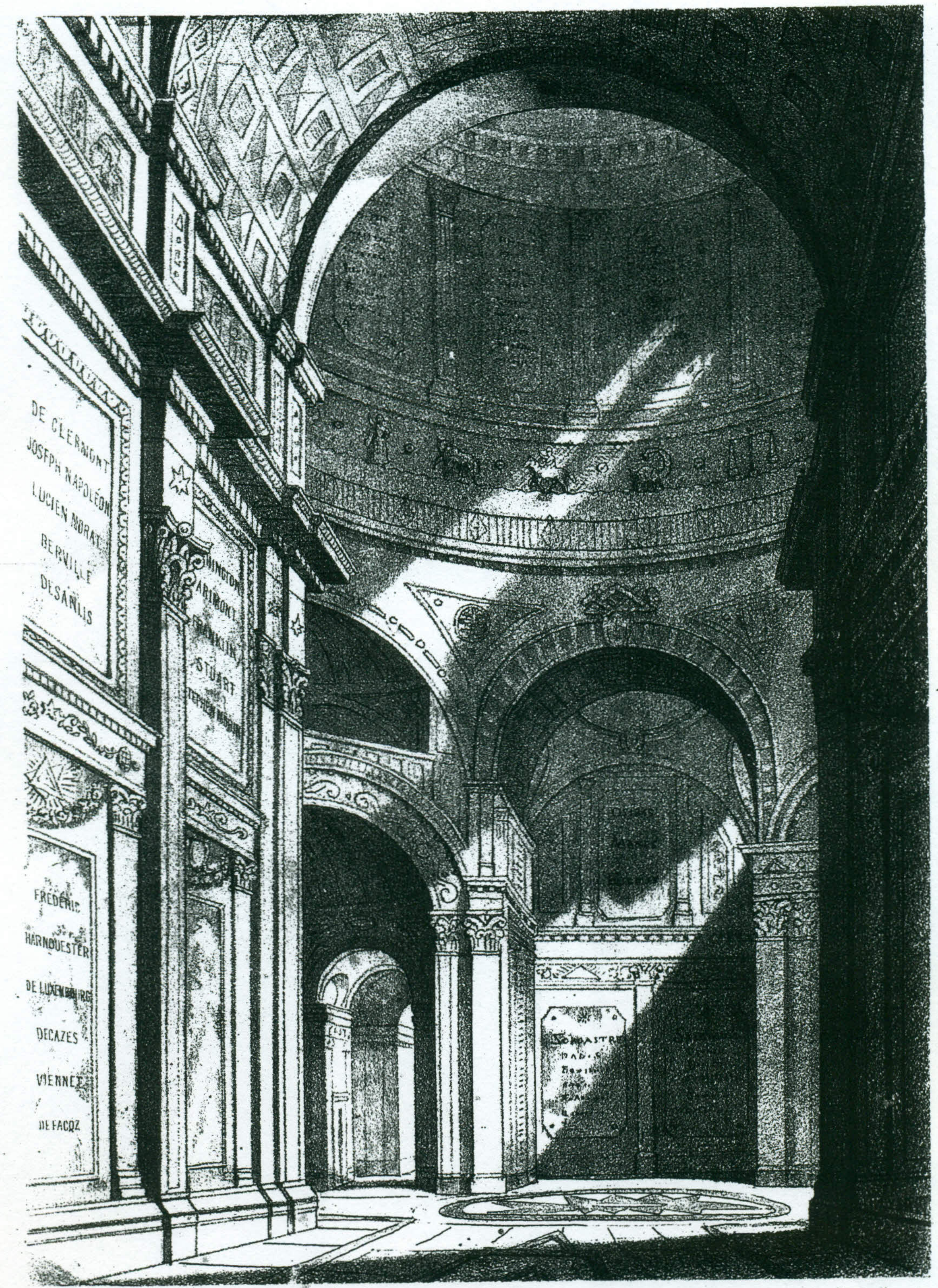
Paris Lith F. Prodhomme — Rue des Noyers 69.

L'ARÉOPAGE DES PHILOSOPHES INCONNUS (Le Désert.)



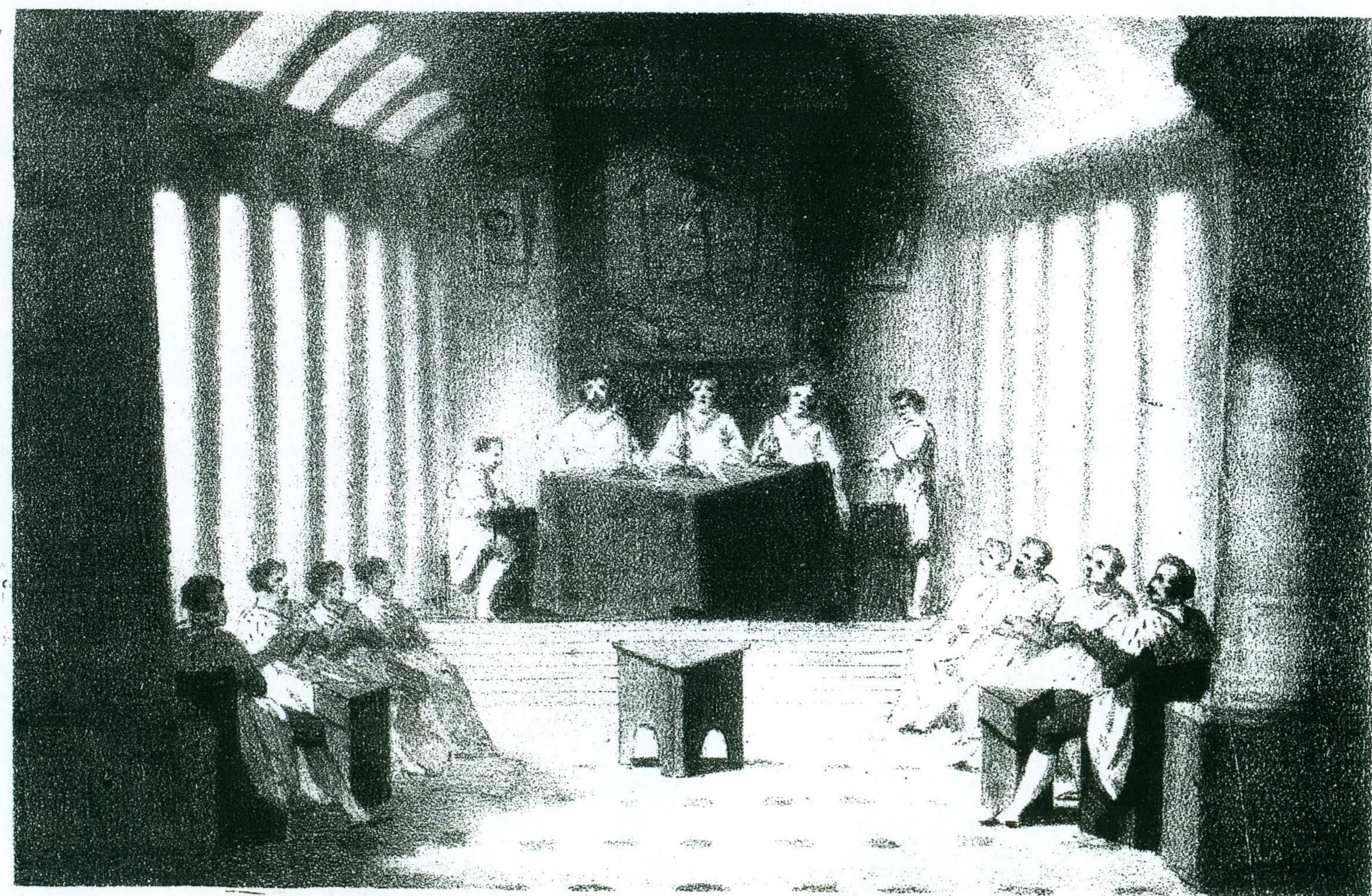
Paris, Lith. du F∴ Prodhomme, Rue des Noyers, 69.

LE TEMPLE DE TOUS LES MYSTÈRES



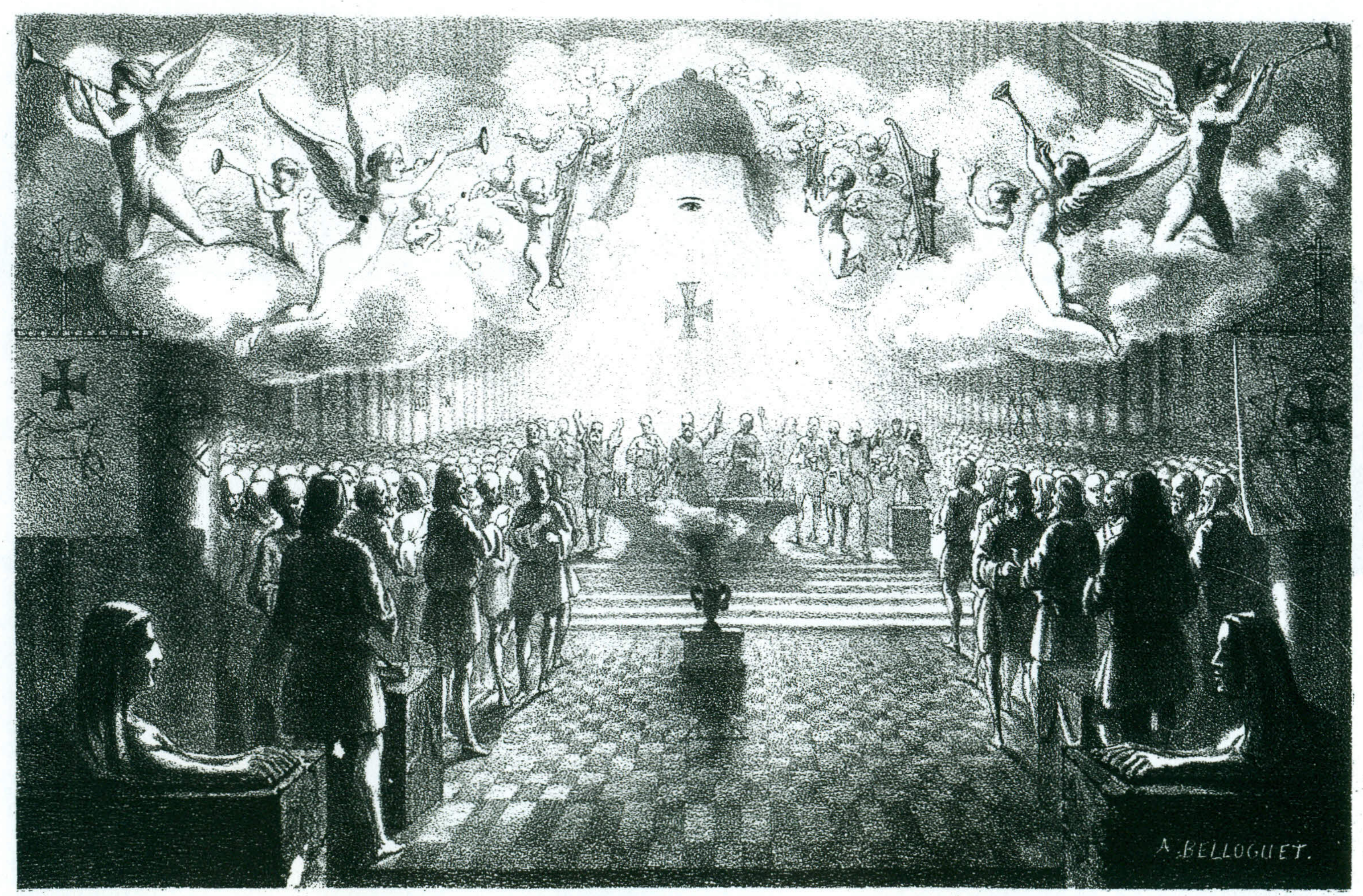
Paris Lith. du F.·. Prodhomme, Rue des Noyers, 65

LE TEMPLE DE MÉMOIRE



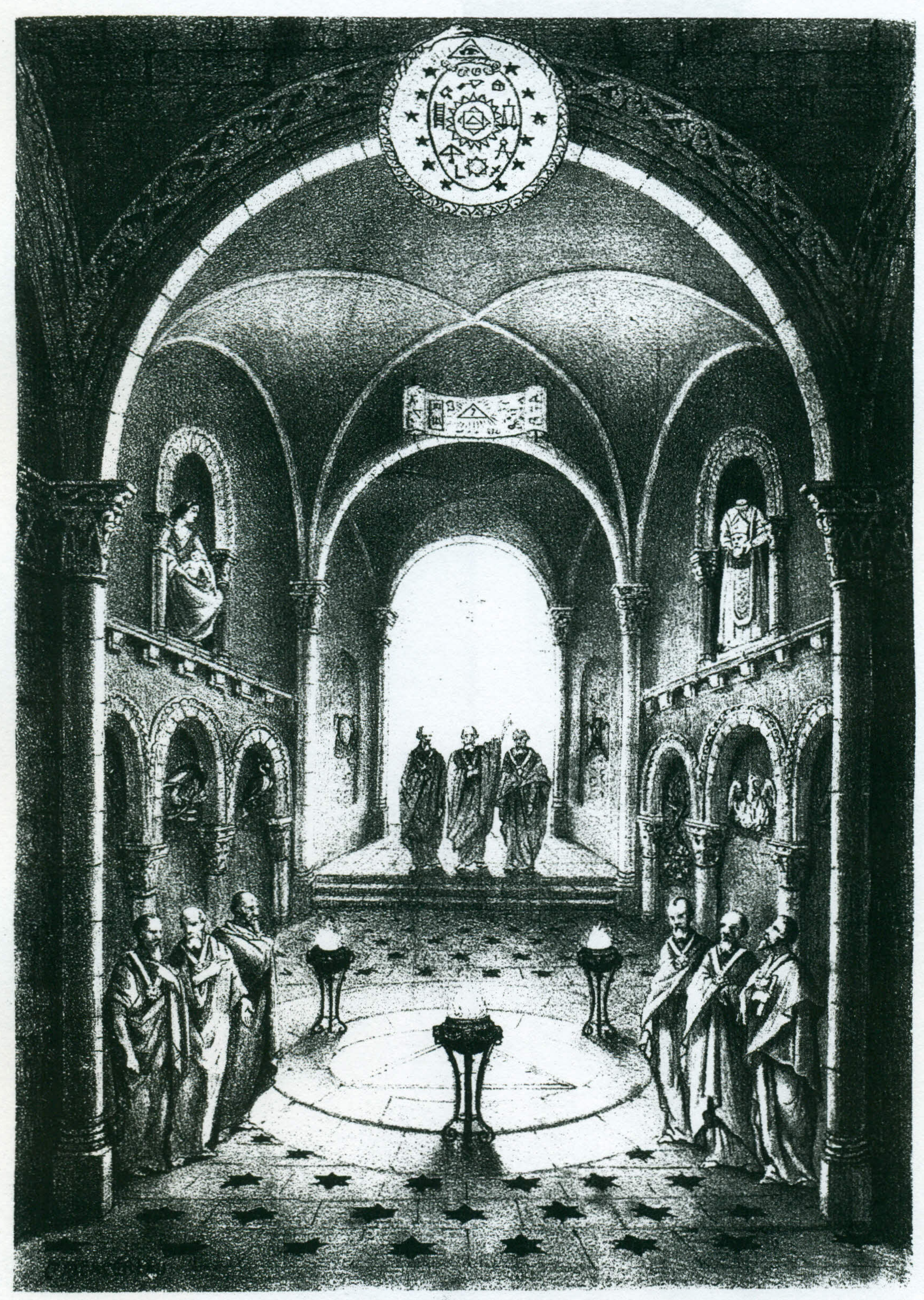
Paris. Lith du F. Prodhomme, Rue des Noyers, 69.

SOUVERAIN CHAPITRE.



Paris, Lith du F∴ Prodhomme, Rue des Noyers, 69.

UN ARÉOPAGE.



Paris, Lith. du F. Prodhomme rue des Noyers, 65

LE SANCTUAIRE DES DOCTEURS DU FEU SACRÉ